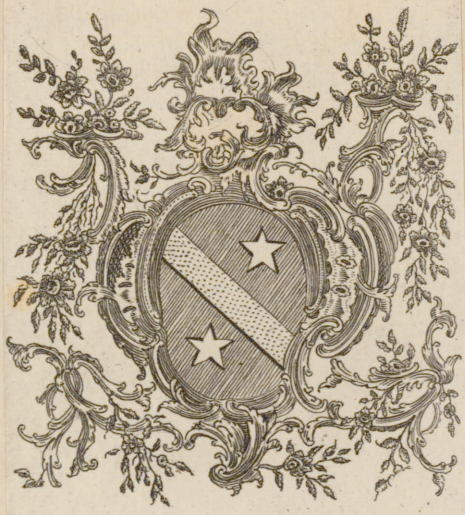
N 13 S



Schopenhauer,

L'AUTRE TARTUFFE

OU

LA MÈRE COUPABLE,

DRAME INTRIGUÉ, EN CINQ ACTES:

DE BEAUMARCHAIS.

PRIX 1 liv. 10 sols.

A PARIS,

Chez Silvestre, rue Pavée, N°. 219.

L'AN 2.

Schop. 603/182

PERSONNAGES.

Le Comte ALMAVIVA, *Grand-Seigneur Espagnol, d'une famille noble et sans orgueil.*

LA COMTESSE, *très-malheureuse et d'une angélique piété.*

Le Chevalier LÉON, *leur fils, jeune homme épris de la liberté, comme toutes les ames ardentes et neuves.*

FLORESTINE, *pupille et fillieule du Comte Almaviva, jeune personne d'une grande sensibilité.*

BEGEARSS, *Irlandais, Major d'infanterie espagnole, ancien secrétaire du Comte, homme très-profond, et grand machinateur d'intrigues, fomentant le trouble avec art.*

FIGARO, *valet-de-chambre, chirurgien et homme de confiance du Comte, homme formé par l'expérience du monde et des évènemens.*

SUZANNE, *première Camariste de la Comtesse, épouse de Figaro excellente femme, bien attachée à sa Maîtresse, et revenue des illusions du monde.*

M. FAT, *Notaire du Comte, homme exact et très-honnête.*

GUILLAUME, *allemand, valet de M. Begearss, homme trop simple pour un tel maître.*

La Scène est à Paris, dans l'hôtel occupé par la famille du Comte, vers la fin de 1790.

72/24332

Stadt- u. Univ.-Bibl. Frankfurt/Main

L'AUTRE TARTUFFE

OU

LA MÈRE COUPABLE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

(*Le Théâtre représente un Sallon très-bien orné*).

SCÈNE PREMIÈRE.

SUZANNE *seule, tenant des fleurs obscures, dont elle fait un bouquet.*

Que Madame s'éveille et sonne, mon triste ouvrage est achevé. (*Elle s'assied avec abandon*). A peine il est neuf heures, et je me sens déjà d'une fatigue ..... Son dernier ordre, en la couchant, m'a gâté ma nuit toute entière. « *Demain, Suzanne, au point du jour, fais apporter beaucoup de fleurs, et garnis-en mes cabinets* ». (*Au portier* :) « *que de la journée il n'entre personne pour moi... Tu me formeras un bouquet de fleurs noires et rouges-foncées, un seul œillet blanc au milieu* ». Le voilà, pauvre maîtresse ! Elle pleuroit ! Pour qui ce mélange d'apprêts ?.... Eh ! si nous étions en Espagne, ce seroit aujourd'hui la fête de son fils Léon... (*avec mistère*) et d'un autre homme qui n'est plus ! (*Elle regarde les fleurs* :) les couleurs du sang et du deuil ! (*Elle soupire*). Le cœur blessé ne guérira jamais... Attachons-le d'un crêpe noir, puisque c'est là sa triste fantaisie. (*Elle attache le bouquet*).

SCÈNE II.

SUZANNE, FIGARO *regardant avec mistère.*
(*Cette Scène doit marcher chaudement*).

SUZANNE.

Entre donc, Figaro : tu as l'air d'un amant en bonne fortune, chez ta femme.

FIGARO.

Peut-on vous parler librement ?

SUZANNE.

Oui, si la porte reste ouverte.

FIGARO.

Eh ! pourquoi cette précaution ?

SUZANNE.

C'est que l'homme dont il s'agit, peut entrer d'un moment à l'autre.

FIGARO.

Honoré-Tartuffe Begearss ?

SUZANNE.

Et c'est un rendez-vous donné.... Ne t'accoutume pas donc à charger son nom d'épitètes : cela peut se redire et nuire à tes projets.

FIGARO.

Il s'appelle Honoré !

SUZANNE.

Mais, non pas Tartuffe.

FIGARO.

Morbleu !

SUZANNE.

Tu as le ton bien soucieux.

FIGARO.

Furieux. (*Elle se lève*). Est-ce là notre convention ? M'aidez-vous franchement, Suzanne, à prévenir un grand désordre? Serois-tu dupe encore de ce très-méchant homme?

SUZANNE.

Non : mais je crois qu'il se méfie de moi ; il ne me dit plus rien. J'ai peur en vérité, qu'il ne croye que nous sommes raccommodés.

FIGARO.

Feignons toujours d'être brouillés.

SUZANNE.

Mais qu'as-tu donc appris, qui te donne une telle humeur?

FIGARO.

Recordons-nous d'abord sur les principes, depuis que nous sommes à Paris, et que M. Almaviva (il faut bien lui donner son nom, puisqu'il ne souffre plus qu'on l'appelle Monseigneur).

SUZANNE, *avec humeur.*

C'est beau ! et Madame sort sans livrée ! nous avons l'air de tout le monde !

FIGARO.

Depuis, dis-je, qu'il a perdu, par une querelle de jeu, son libertin de fils aîné, tu sais comme tout change pour nous ! comme l'humeur du comte est devenue sombre et terrible !

SUZANNE.

Tu n'es pas mal bourru non plus !

FIGARO.

Comme son autre fils paroît lui devenir odieux.

SUZANNE.

Que trop !

FIGARO.

Comme Madame est malheureuse.

SUZANNE.

C'est un grand crime qu'il commet.

FIGARO.

Comme il redouble de tendresse pour sa pupille Florestine ; comme il fait sur-tout des efforts pour dénaturer sa fortune.

SUZANNE.

Sais-tu, mon pauvre Figaro, que tu commence à radoter. Si je sais tout cela, qu'est-il besoin de me le dire ?

FIGARO.

Encore faut-il bien s'expliquer, pour s'assurer que l'on s'entend ? N'est-il pas avéré pour nous, que cet astucieux Irlandais, le fléau de cette famille, après avoir chiffré, comme secrétaire, quelques ambassades auprès du comte, s'est emparé de leurs secrets à tous ; que ce profond machinateur a su les entraîner de l'indolente Espagne en ce pays, ruiné de fond en comble, espérant mieux y profiter de la désunion où ils vivent, pour séparer le mari de la femme... épouser la jeune pupille, et envahir les biens d'une maison qui se délabre ?

SUZANNE.

Enfin, moi, que puis-je à cela ?

FIGARO.

Ne jamais le perdre de vue, et me mettre au cours de ses démarches.

SUZANNE.

Mais je te rends tout ce qu'il me dit.

FIGARO.

Oh ! ce qu'il dit n'est pas ce qu'il veut dire. Mais saisir en parlant les mots qui lui échappent, le moindre geste, un mouvement, c'est là qu'est le secret de l'ame ; il se trame ici quelques horreurs ; il faut qu'il s'en croye assuré ;

car je lui trouve un air .... plus faux, plus perfide, et plus fat : cet air des sots de ce pays, triomphant avant le succès! ne peux-tu être aussi perfide que lui? L'amadouer, le bercer d'espoir ; quoiqu'il demande, ne pas le refuser.

SUZANNE.

C'est beaucoup !

FIGARO.

Tout est bien, et tout marche au but, si j'en suis promptement instruit.

SUZANNE.

Et si j'en instruis ma maîtresse.

FIGARO.

Il n'est pas tems encore : ils sont tous subjugués par lui ; on ne te croiroit pas ; tu nous perdrois sans les sauver. Suis-le par-tout, comme son ombre... et moi je l'épie en dehors.

SUZANNE.

Mon ami, je te dis qu'il se défie de moi, et s'il nous surprenoit ensemble... Le voilà qui descend.... ferme.... ayons l'air de quereller.

FIGARO, *élevant la voix.*

Moi, je ne le veux pas : que je t'y prenne une autre fois.

SUZANNE.

Certes, oui, je te crains beaucoup.

FIGARO, *feignant de lui donner un soufflet.*

Ah ! tu me crains : tiens, insolente.

SUZANNE, *feignant l'avoir reçu.*

Des coups à moi, chez ma maîtresse.

SCÈNE III.

BEGEARSS, FIGARO, SUZANNE.

BEGEARSS, *en uniforme, un crêpe au bras.*

EH mais ! quel bruit ! depuis une heure, j'entends disputer de chez moi.

FIGARO, *à part.*

Depuis une heure.

BEGEARSS.

Je sors, je trouve une femme éplorée.

SUZANNE, *feignant de pleurer.*

Le malheureux lève la main sur moi.

BEGEARSS.

Ah l'horreur ! M. Figaro ! un galant homme a-t-il jamais frappé une personne de l'autre sexe ?

FIGARO.

Eh morbleu ! Monsieur, laissez-nous ! je ne suis point un *galant homme*, et cette femme n'est point une personne

de l'autre sexe ; elle est ma femme, une insolente qui se mêle des intrigues, et qui croit pouvoir me braver, parce qu'elle a des gens ici qui la soutiennent... Oh ! j'entends la morigiuer.

BEGEARSS.

Est-on brutal à cet excès ?

FIGARO.

Monsieur, si je prends un arbitre de mes procédés envers elle, ce sera moins vous que tout autre, et vous savez trop bien pourquoi.

BEGEARSS.

Vous me manquez, Monsieur : je vais m'en plaindre à votre maître.

FIGARO, *raillant.*

Moi, vous manquer, c'est impossible.

SCÈNE IV.

BEGEARSS, SUZANNE.

BEGEARSS.

Mon enfant, je n'en reviens point : quel est donc le sujet de son emportement ?

SUZANNE.

Il m'est venu chercher querelle ; il m'a dit cent horreurs de vous. Il m'a défendu de vous voir, de jamais oser vous parler. J'ai pris votre parti ; la dispute s'est échauffée ; elle a fini par un soufflet... voilà le premier de sa vie, mais moi, je veux me séparer ; vous l'avez vu ?...

BEGEARSS.

Laissons cela : quelques nuages légers altéroient ma confiance en toi ; mais ce débat les dissipe.

SUZANNE.

Sont-ce là vos consolations ?

BEGEARSS.

Va : c'est moi qui t'en vengerai ! il est bien tems que je m'acquitte envers toi, ma pauvre Suzanne ; pour commencer, apprends un grand secret.... Mais sommes-nous bien sûrs que la porte est fermée. (*Suzanne va y voir*). (*Begearss dit à part*) : ah ! si je puis avoir seulement trois minutes ; l'écrain au double fond que j'ai fait faire à la comtesse, où sont ses importantes lettres...

SUZANNE, *revient.*

Eh bien ! ce grand secret ?

BEGEARSS.

Sers ton ami, ton sort devient superbe : j'épouse Florestine ; c'est un point arrêté ; son père le veut absolument.

SUZANNE.

Qui ? son père ?

BEGEARSS.

Et d'où sors-tu donc ? Règle certaine, mon enfant : lorsque telle orpheline arrive chez quelqu'un, comme pupille, ou bien comme fillieule, elle est toujours la fille du mari ; bref, je peux l'épouser, si tu me la rends favorable.

SUZANNE.

Oh ! mais Léon en est très-amoureux !

BEGEARSS.

Leur fils.... Je l'en détacherai.

SUZANNE.

Ah ! elle aussi, elle en est fort éprise.

BEGEARSS.

De lui.

SUZANNE.

Oui.

BEGEARSS.

Je l'en guérirai.

SUZANNE.

Ah ! ah !... Madame, qui le sait, donne les mains à leur union.

BEGEARSS,

Nous la ferons changer d'avis.

SUZANNE.

Aussi ? Mais Figaro, si je le vois bien, est le confident du jeune homme.

BEGEARSS.

C'est le moindre de mes soucis ; ne serois-tu pas aise d'en être délivrée.

SUZANNE.

Si vous faites cela, Monsieur.

BEGEARSS.

Je le ferai.... tu sens que l'amour n'est pour rien dans un pareil arrangement. (*L'air caressant*) je n'ai jamais vraiment aimé que toi.

SUZANNE.

Ah ! si Madame avoit voulu...

BEGEARSS

Je l'aurois consolé sans doute, mais elle a dédaigné mes vœux. Suivant le plan que le comte a formé, la comtesse va au convent.

SUZANNE.

Je ne me prête à rien contre elle.

BEGEARSS.

Que diable ! il la sert dans ses goûts ! je l'entends toujours dire : ah ! c'est un ange sur la terre !

SUZANNE.

Hé bien ! faut-il la tourmenter ?

BEGEARSS.

Non : mais du moins, la rapprocher de ce ciel, la patrie des anges, dont elle est un moment tombée... Ou si, dans ces nouvelles et merveilleuses loix, le divorce s'établissoit...

SUZANNE, *vivement.*

Le comte veut s'en séparer.

BEGEARSS.

S'il peut.

SUZANNE.

Oh ! les scélérats d'hommes, quand on les étrangleroit tous.

BEGEARSS.

J'aime à croire que tu m'en excepte ?

SUZANNE.

Ma foi... pas trop...

BEGEARSS.

J'adore ta franche colère : elle prouve ton bon cœur ! Quant à l'amoureux chevalier, il le destine à voyager... long-tems... Le Figaro, homme experimenté, sera notre discret conducteur. (*Il lui prend la main*), et voici ce qui vous concerne : le comte, Florestine et moi habiterons le même hôtel, et la chère Suzanne à nous, chargée de toute la confiance, sera notre sur-intendant ; commandera la domesticité ; aura la grande main sur tout ; plus de mari, plus de soufflets, plus de brutal contradicteur ; des jours filés d'or et de soye ; et la vie la plus fortunée....

SUZANNE.

A vos cajoleries, je vois que vous voulez que je vous serve auprès de Florestine.

BEGEARSS.

A dire vrai, j'ai compté sur tes soins. Tu fus toujours une excellente femme ! j'ai tout le reste dans ma main ; ce point seul est entre les tiennes. (*Vivement.*) Par exemple, aujourd'hui, tu peux nous rendre un service signalé.... (*Suzanne l'examine*). Je dis un signalé, par l'importance qu'il y met. (*Froidement*). Car, ma foi, c'est bien peu de chose ! Le comte auroit la fantaisie.. de donner à sa fille, en signant le contrat, une parure absolument semblable aux diamans de la comtesse. Il ne voudroit pas qu'on le sût.

SUZANNE.

Ah ! ah !...

BEGEARSS.

Ce n'est pas trop mal vu. De beaux diamans terminent bien des choses ! Peut-être il va te demander d'apporter l'écrain de sa femme, pour en confronter les dessins avec ceux de son Jouallier.

SUZANNE.

Pourquoi, comme ceux de Madame ? C'est une idée assez bisarre.

BEGEARSS.

Il prétend qu'ils soient aussi beaux... Tu sens... pour moi, combien c'étoit égal. Tiens, le voici qui vient.

SCÈNE V.

LE COMTE, SUZANNE, BEGEARSS.

LE COMTE.

MONSIEUR Begearss, je vous cherchois.

BEGEARSS.

Avant d'entrer chez vous, Monsieur, je venois prévenir Suzanne que vous aviez dessein de lui demander cet écrain.

SUZANNE.

Au moins, Monseigneur, vous sentez.

LE COMTE.

Et laisse-là ton Monseigneur ! n'ai-je pas ordonné, en passant dans ce pays-ci ?

SUZANNE.

Je trouve, Monseigneur, que cela vous amoindrit.

LE COMTE.

C'est que tu t'entends mieux en vanité qu'en vraie fierté : quand on veut vivre dans un pays, il n'en faut point heurter les préjugés.

SUZANNE.

Eh bien ! Monsieur, du moins vous me donnez votre parole.

LE COMTE.

Depuis quand suis-je méconnu ?

SUZANNE.

Je vais donc vous le chercher. (*A part*). Dame ! Figaro m'a dit de ne rien refuser.

SCÈNE VI.

LE COMTE, BEGEARSS.

LE COMTE.

J'AI tranché sur le point qui paroissoit t'inquiéter.

BEGEARSS.

Il en est un, Monsieur, qui m'inquiète beaucoup plus ; je vous trouve un air accablé !...

LE COMTE.

Te le dirai-je, ami : la perte de mon fils me sembloit le

le plus grand malheur ! un chagrin plus piquant fait saigner ma blessure , et rend ma vie insupportable.

BEGEARSS.

Si vous ne m'aviez pas interdit de vous contrarier là-dessus , je vous dirois que votre second fils . . . .

LE COMTE, *vivement.*

Mon second fils ?... je n'en ai point !

BEGEARSS.

Calmez-vous , Monsieur : raisonnons. La perte d'un enfant chéri peut vous rendre injuste envers l'autre, envers votre épouse , envers vous ! Est-ce donc sur des conjectures qu'il faut juger de pareils faits ?

LE COMTE.

Des conjectures ? ah ! je ne suis que trop certain ! Mon grand chagrin est de manquer de preuves ; tant que mon pauvre fils vécut , j'y mettois fort peu d'importance. Héritier de mon nom , de mes places , de ma fortune... que me faisoit cet autre individu ? Mon froid dédain , un nom de terre, une croix de Malthe, une pension m'auroient vengé de la mère et de lui ! mais conçois-tu mon désespoir , en perdant un fils adoré , de voir un étranger succéder à ce rang , à ces titres , et pour irriter ma douleur , venir tous les jours me donner le nom odieux de père.

BEGEARSS.

Monsieur , je crains de vous aigrir , en cherchant à vous appaiser ; mais la vertu de votre épouse...

LE COMTE.

Ah ! ce n'est qu'un crime de plus. Couvrir d'une vie exemplaire un affront tel que celui-là ! commander vingt ans , par ses mœurs et la piété la plus sévère , l'estime et le respect du monde , et verser sur moi seul , par sa conduite affectée , tous les torts qu'entraîne après soi ma prétendue bizarrerie ! ma haîne pour eux s'en augmente.

BEGEARSS.

Que vouliez-vous donc qu'elle fît , même en la supposant coupable ? Est-il au monde quelque faute , qu'un repenrir de vingt années ne doive effacer a la fin ? Fûtes-vous sans reproches , vous - même ? Et cette jeune Florestine que vous nommez votre pupille , et qui vous touche de plus près . . . .

LE COMTE.

Qu'elle assure donc ma vengeance ! je dénaturerai mes biens , et lui ferai tout passer. Déjà trois millions d'or , arrivés de la *Vera-Cruz*, vont lui servir de dot ; et c'est à toi que je les donne. Aide-moi seulement à jetter sur cette dot un voile impénétrable , en acceptant mon porte-feuille ; et te présentant comme époux , suppose un héritage , un leg de quelque parent éloigné.

BEGEARSS.

Voyez que, pour vous obéir, je me suis déjà mis en deuil.

LE COMTE.

Quand j'aurai l'agrément du roi pour l'échange entamé de toutes mes terres d'Espagne, contre des biens dans ce pays, je trouverai moyen de vous en assurer la possession à tous deux.

BEGEARSS.

Et moi, je n'en veux point. Croyez-vous que, sur des soupçons peut-être encore mal fondés, j'irai me rendre le complice de la spoliation entière de l'héritier de votre nom? d'un jeune homme plein de mérite, car il faut avouer qu'il en a....

LE COMTE.

Plus que mon fils, vous voulez dire? Chacun le pense comme vous, cela m'irrite contre lui.

BEGEARSS.

Si votre pupile m'accepte, et si sur vos grands biens vous prélevez, pour la doter, ces trois millions d'or du Mexique, je ne supporterai point l'idée d'en devenir propriétaire, et ne les recevrai, qu'autant que le contrat en contiendra la donation que mon amour sera censé lui faire.

LE COMTE, *le serre dans ses bras.*

Loyal et franc ami... quel époux je donne à ma fille!

SCÈNE VII.

SUZANNE, LE COMTE, BEGEARSS.

SUZANNE.

Monsieur, voilà le coffre aux diamans: ne le gardez pas trop long-tems, que je puisse le remettre en place, avant qu'il soit jour chez Madame.

LE COMTE.

Suzanne, en t'en allant, défends qu'on entre, à moins que je ne sonne.

SUZANNE, *à part.*

Avertissons Figaro de ceci.

SCÈNE VIII.

LE COMTE, BEGEARSS.

BEGEARSS.

QUEL est votre projet sur l'examen de cet écrain ?

LE COMTE *tire un brasselet de sa poche.*

Je ne veux plus te déguiser tous les détails de mon affront. Ecoute : un certain Léon d'Astorga, qui fut jadis mon page, et que l'on nommoit Cherubin....

BEGEARSS.

Je l'ai connu ; nous servions dans le même régiment, dont je vous dois d'être major ; mais il y a vingt ans qu'il n'est plus.

LE COMTE.

C'est ce qui fonde mon soupçon : il eut l'audace de l'aimer. Je la crus éprise de lui ; je l'éloignai d'Andalousie, par un emploi dans ma légion, un an après la naissance du fils . . . qu'un combat détesté m'enlève (*il met la main à ses yeux*). Lorsque je m'embarquai vice-roi du Mexique, au lieu de rester à *Madrid* ou dans mon palais à *Séville*, ou d'habiter *Agnas-Frescas*, qui est un superbe séjour ; quelle retraite, ami, crois-tu que ma femme choisit ? le vilain château d'*Astorga*, chef-lieu d'une méchante terre que j'avois achetée des parens de ce page. C'est-là qu'elle a voulu passer les trois années de mon absence, qu'elle y a mis au monde (après neuf ou dix mois, que sais-je !) ce misérable enfant qui porte les traits d'un perfide ! Jadis, lorsque l'on m'avoit peint sur le brasselet de la comtesse, le peintre, ayant trouvé ce page fort joli, desira d'en faire une étude ; c'est un des beaux tableaux de mon cabinet.

BEGEARSS.

Oui. A telles enseignes, que votre épouse...

LE COMTE *vivement,*

Ne veut jamais le regarder ! Eh bien ! sur ce portrait j'ai fait faire celui-ci, dans ce brasselet, pareil en tout au sien, fait par le même jouallier qui monta tous les diamans ; je vais le substituer à la place du mien. Si elle en garde le silence, vous sentez que ma preuve est faite ; sous quelque forme qu'elle en parle, une explication sévère éclaireroit ma honte à l'instant.

BEGEARSS.

Si vous me demandez mon avis, Monsieur, je blâme un tel projet.

LE COMTE.

Pourquoi ?

BEGEARSS.

L'honneur répugne à de pareils moyens. Si quelques hasards heureux ou malheureux vous en présentoient certains faits, je vous excuserois de les approfondir. Mais tendre un piège ! des surprises ! eh ! quel homme, un peu délicat, voudroit prendre un tel avantage sur son plus mortel ennemi ?

LE COMTE.

Il est trop tard pour reculer ; le brasselet est fait : le portrait du page est dedans....

BEGEARSS *prend l'écrain.*

Monsieur, au nom du véritable homme ! . . .

LE COMTE *a enlevé le brasselet de l'écrain.*

Oh ! mon cher portrait, je le tiens ! j'aurai du moins la joie d'en orner le bras de ma fille, cent fois plus digne de le porter. (*Il y substitue l'autre : Begearss feint de s'y opposer ; ils tirent l'écrain chacun de leur côté ; Begearss fait ouvrir adroitement le double fond, et dit avec colère*) :

BEGEARSS.

Ah ! voilà la boëte brisée !

LE COMTE.

Non : ce n'est qu'un secret que le débat a fait ouvrir. Ce double fond renferme des papiers.

BEGEARSS *s'y opposant.*

Je me flatte, Monsieur, que vous n'abuserez point...

LE COMTE.

« Si quelqu'heureux hasard vous eût présenté quelques faits », me disois-tu dans le moment, « je vous excuserois de les approfondir ». Le hasard me les offre, et je vais suivre ton conseil. (*Il arrache les papiers*).

BEGEARSS *avec chaleur.*

Pour l'espoir de ma vie entière, je ne voudrois pas devenir complice d'un pareil attentat ! Remettez ces papiers, Monsieur, ou souffrez que je me retire. (*Il s'éloigne ; le comte tient les papiers, et lit le premier qui se présente. Begearss le regarde en-desous et l'applaudit secrettement*).

LE COMTE *avec fureur.*

Je n'en veux pas apprendre davantage ; renferme tous les autres, et moi je garde celui-ci.

BEGEARSS.

Non : quelqu'il soit, vous avez trop d'honneur pour commettre une . . . .

LE COMTE *fièrement.*

Une ?... achevez : tranchez le mot, je puis l'entendre.

BEGEARSS *se courbant.*

Pardon, Monsieur, mon bienfaiteur, et n'imputez qu'à ma douleur l'indécence de mon reproche.

LE COMTE.

Loin de t'en savoir mauvais gré, je t'en estime davantage. (*Il se jette sur un fauteuil*). Ah! perfide Rosine... Car, malgré ma légereté, elle est la seule pour qui j'aie éprouvé ..... J'ai subjugué les autres femmes! ah! je sens, à ma rage, combien cette indigne passion... Je me déteste de l'aimer.

BEGEARSS.

Au nom de dieu, Monsieur, remettez ce fatal papier!

SCÈNE IX.

FIGARO, LE COMTE, BEGEARSS.

LE COMTE *se lève.*

HOMME importun, que voulez-vous?

FIGARO.

J'entre, parce qu'on a sonné.

LE COMTE *en colère.*

J'ai sonné, valet curieux ....

FIGARO.

J'interroge le jouailler, qui l'a entendu comme moi.

LE COMTE.

Mon jouailler? que me veut-il?

FIGARO.

Il dit qu'il a un rendez-vous pour un brasselet qu'il a fait. (*Begearss s'apperçoit qu'il cherche à voir l'écrain, fait ce qu'il peut pour le masquer.*

LE COMTE.

Ah! qu'il revienne un autre jour.

FIGARO *malicieusement.*

Mais, pendant que Monsieur a l'écrain de Madame ouvert, il seroit peut-être à propos ....

LE COMTE *en colère.*

Monsieur l'inquisiteur, parlez! et s'il vous échappe un seul mot...

FIGARO.

Un seul mot? j'aurois trop à dire, je ne veux rien faire à demi. (*Il examine l'écrain, le papier que tient le comte, lance un fier coup-d'œil à Begearss, et sort*).

SCÈNE X.

LE COMTE, BEGEARSS.

LE COMTE.

REFERMONS ce perfide écrain. J'ai la preuve de ce que je cherchois. Je la tiens. J'en suis désolé. Pourquoi l'ai-je trouvée! Ah! Dieux! Lisez, M. Begearss.

BEGEARSS *refusant le papier.*

Entrer dans de pareils secrets : Dieu préserve qu'on m'en accuse !

LE COMTE.

Quelle est donc la sèche amitié qui repousse mes confidences. Je sens qu'on n'est compatissant que pour les maux qu'on éprouve soi-même.

BEGEARSS

Quoi ! pour refuser ce papier. (*Vivement*). Serrez-le donc : voici Suzanne. (*Il referme le secret et l'écrain ; le comte met la lettre dans sa veste, sur sa poitrine*).

SCÈNE XI.

SUZANNE, LE COMTE, BEGEARS.

SUZANNE *accourant.*

L'ÉCRAIN, l'écrain, Madame sonne.

BEGEARSS.

Suzanne, vous voyez que tout y est en bon état.

SUZANNE.

Qu'a donc Monsieur ! il est troublé.

BEGEARSS.

Ce n'est rien qu'un peu de colère contre votre indiscret mari, qui est entré malgré ses ordres.

SUZANNE *finement.*

Je l'avois dit pourtant, de manière à être entendue. (*Elle sort*).

SCÈNE XII.

LÉON, LE COMTE, BEGEARSS.

LE COMTE, *voyant entrer Léon, veut sortir.*

VOICI l'autre.

LÉON *timidement veut embrasser le comte.*

Mon père, agréez mon respect : avez-vous bien passé la nuit ?

LE COMTE *sèchement le repousse.*

Où fûtes-vous, Monsieur, hier au soir ?

LÉON.

Mon père, l'on me mena dans un club très-fameux.

LE COMTE.

Où vous fites une lecture.

LÉON.

On m'invita d'y lire un essai que j'ai fait sur l'abus des vœux monastiques, et le droit de s'en relever.

LE COMTE *amèrement.*

Les vœux des chevaliers en sont.

BEGEARSS.

Qui fut, dit-on, très-applaudi.

LÉON.

Monsieur, on a montré quelqu'indulgence pour mon âge.

LE COMTE.

Donc, au lieu de vous préparer à partir pour vos carravannes, à bien mériter de votre ordre, vous vous faites des ennemis ! vous allez, composant, écrivant sur le ton du jour, lisant des pamphlets dans les clubs ; bientôt on ne distinguera plus un gentilhomme d'un savant.

LÉON *timidement.*

Mon père, on en distinguera mieux un ignorant d'un homme instruit, et l'homme libre de l'esclave.

LE COMTE.

Discours d'enthousiasme ! on voit où vous en voulez venir, et pour quel parti vous penchez. (*Il veut sortir*).

LÉON.

Mon père.

LE COMTE *dédaigneux.*

Laissez à l'artisan des villes ces locutions triviales ! les gens de notre état ont un langage plus élevé. Qui est-ce qui dit, mon père, à la cour ! Monsieur, appellez-moi Monsieur ! vous sentez l'homme du commun ! . . . Son père!... (*Il sort : Léon le suit. Il regarde Begearss qui fait un signe de compassion*). Allons, M. Begearss : allons.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

(*Le Théâtre représente la bibliothèque du Comte*).

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE *seul.*

PUISQU'ENFIN je suis seul, lisons cet étonnant écrit, qu'un hasard presqu'inconcevable a fait tomber entre mes mains. (*Il tire de son sein la lettre de l'écrain, et la lit en pesant sur tous les mots*). « Malheureux insensé, » notre sort est rempli ; la surprise nocturne que vous avez » osé me faire dans un château où vous fûtes élevé, dont » vous connoissez les détours, la violence qui s'en est

» suivie, enfin votre crime, le mien, reçoit sa juste » punition ; aujourd'hui jour de Saint-Léon, patron de ce » lieu et le vôtre, je viens de mettre au monde un fils mon » opprobre et mon désespoir. Grace à de tristes précau- » tions, l'honneur est sauf ; mais la vertu n'est plus con- » damnée désormais qu'à des larmes intarissables. Je sens » qu'elles n'effaceront point un crime dont l'effet reste » subsistant. Ne me voyez jamais : c'est l'ordre irrévocable » de la misérable Rosine qui n'ose plus signer un autre » nom » !.. Ah ! Rosine !.. où est le tems ?... Mais tu es avilie !... (*Il s'agite*). Ce n'est point là l'écrit d'une méchante femme ! Un misérable corrupteur... mais voyons sa réponse écrite sur la même lettre. (*Il lit*). « Puisque » je ne dois plus vous voir, la vie m'est odieuse, et je vais » la perdre avec joie dans la vive attaque d'un fort où je » ne suis point commandé ; je vous renvoye tous vos » reproches, le portrait que j'ai fait de vous, et la » boucle de cheveux que je vous dérobai. L'ami qui vous » rendra ceci, quand je ne serai plus, est sûr. Il a vu tout « mon désespoir. Si la mort d'un infortuné vous inspiroit » un reste de pitié, parmi les noms qu'on va donner à » l'héritier d'un autre plus heureux, puis-je espérer que » le nom de Léon... Vous vous rappellerez quelquefois le » souvenir d'un malheureux qui expire en vous adorant, » et signe pour la dernière fois Chérubin Léon d'Astorga ». Puis, en caractère sanglant, « Blessé à mort, je rouvre » cette lettre, et vous écrit avec mon sang ce douloureux » cet éternel adieu : souvenez-vous... » Le reste est effacé par des larmes. (*Il s'agite*). Ce n'est point là non plus l'écrit d'un méchant homme. Un malheureux égarement... (*Il s'assied, reste absorbé*). Je me sens déchiré.

SCÈNE II.

BEGEARSS, LE COMTE.

LE COMTE.

AH ! mon cher ami, venez donc !.... Vous me voyez dans un accablement....

BEGEARSS.

Très-effrayant, Monsieur, je n'osois avancer.

LE COMTE.

Je viens de lire cet écrit ! non, ce n'étoit point là des ingrats, ni des monstres, mais des malheureux insensés, comme ils se le disent eux-mêmes.

BEGEARSS.

BEGEARSS.

Je l'ai présumé comme vous.

LE COMTE *se lève et se promène.*

Les misérables femmes, en se laissant séduire, ne savent guère les maux qu'elles s'apprêtent !... elles vont... elles vont... les affronts s'accumulent... et le monde injuste et léger accuse un père qui se tait, qui dévore en secret ses peines !.... On le taxe de dureté pour ses sentimens qu'il refuse au fruit d'un coupable adultère... Nos désordres à nous, ne leur enlèvent presque rien ; ne peuvent du moins leur enlever la certitude d'être mères, ce bien estimable de la maternité ! tandis que leur moindre caprice, un goût, l'étourderie la plus légère détruit dans l'homme le bonheur... le bonheur de toute sa vie ; la sécurité d'être père. Ah ! ce n'est point légèrement qu'on a donné tant d'importance à la fidélité des femmes ! Le bien, le mal de la société sont attachés à leur conduite ; le paradis ou l'enfer des familles dépend à tout jamais de l'opinion qu'elles ont donné d'elles.

BEGEARSS.

Calmez-vous : voici votre fille.

SCÈNE III.

FLORESTINE, LE COMTE, BEGEARSS.

FLORESTINE *un bouquet au côté.*

ON vous disoit, Monsieur, si occupé, que je n'osois pas vous fatiguer de mon respect.

LE COMTE.

Occupé de toi, mon enfant ! ma fille : ah ! je me plais à te donner ce nom, car je pris soin de ton enfance. Le mari de ta mère étoit fort dérangé ; en mourant, il ne laissa rien ; elle-même, en quittant la vie, t'a recommandé à mes soins : je lui engageai ma parole ; je la tiendrai, ma fille, en te donnant un noble époux. Je te parle avec liberté devant cet ami qui nous aime. Regarde autour de toi ; choisis : ne trouve-tu personne ici, digne de posséder ton cœur ?

FLORESTINE *lui baisant la main.*

Vous l'avez tout entier, Monsieur ! et si je me vois consultée, je répondrai que mon bonheur est de ne point changer d'état. Monsieur votre fils, en se mariant (car, sans doute, il ne restera plus dans l'ordre de Malthe aujourd'hui). Monsieur votre fils, en se mariant, peut se séparer de son père. Ah ! permettez que ce soit moi qui

prenne soin de vos vieux jours : c'est un devoir, Monsieur, que je remplirai avec joie.

BEGEARSS.

Elle est digne en honneur de votre confidence entière. Mademoiselle, embrassez ce bon, ce tendre protecteur. Vous lui devez plus que vous ne pensez. Sa tutelle n'est qu'un devoir ; il fut l'ami.... l'ami secret de votre mère. (*Elle le regarde avec surprise*). Et pour tout dire en un seul mot, enfant, vous lui appartenez.

FLORESTINE *se jette à genoux.*

Ah ! je démêle maintenant la cause des élans vifs qui portoient mon ame vers lui.... Monsieur.

LE COMTE *la relève.*

Laisse, laisse Monsieur, reservé pour l'indifférence : on ne sera point étonné qu'un enfant si raisonnable me donne un nom plus doux ; appelle-moi ton père : tu feras mon bonheur ; et comme fille, et comme épouse d'un excellent sujet auquel je veux t'unir, qui possède déjà une assez grande fortune, que l'avenir doit agrandir encore. Lève les yeux autour de toi : ton époux est dans ma maison.

SCÈNE IV.

FIGARO, LA COMTESSE, LE COMTE, FLORESTINE, BEGEARSS.

FIGARO *annonçant.*

MADAME la Comtesse.

BEGEARSS, *à part, jette un regard à Figaro.*

Au diable, le faquin !

FLORESTINE *se lève, et se jette dans les bras de la Comtesse.*

Ah! Madame, vous me voyez dans une effusion de joie... (*Begearss la tire avec mystère par la manche ; Figaro l'examine*).

LA COMTESSE *au Comte.*

Figaro m'avoit dit que vous vous trouviez mal ; effrayée, j'accours. Et je vois....

LE COMTE.

Que cet homme officieux vous a fait encore un mensonge.

FIGARO.

Monsieur, quand vous êtes passé, vous aviez un air si défait... Heureusement, il n'en est rien.

LA COMTESSE.

Bonjour, M. Begearss... (*Begearss l'examine*). En effet, Florestine, je te trouve radieuse. Mais voyez donc : comme elle est fraîche et belle ! Si le ciel m'eût donné

une fille, je l'aurois voulue comme toi de figure et de caractère. Il faudra bien que tu m'en tienne lieu : le veux-tu, Florestine ?

FLORESTINE *lui baisant la main.*

Ah ! Madame !

LA COMTESSE.

Qui t'a donc fleurie si matin ?

FLORESTINE *avec joie.*

Madame, on ne m'a point fleurie. C'est moi qui ai fait des bouquets. N'est-ce pas aujourd'hui Saint-Léon.

LA COMTESSE.

Charmant enfant, qui n'oublie rien. (*Elle la baise au front. Le Comte fait un geste terrible. Begearss le retient. La Comtesse à Figaro*).

Puisque nous sommes rassemblés, avertissez mon fils que nous prendrons ici le chocolat.

FLORESTINE.

Pendant qu'ils vont le préparer, mon parain, faites-nous donc voir ce beau buste de Wasington, que vous avez, dit-on, chez vous.

LE COMTE.

J'ignore qui me l'envoye : je ne l'ai demandé à personne, et sans doute il est pour Léon, il est beau ; je l'ai dans mon cabinet. Venez tous.

SCÈNE V.

FIGARO, *rangeant la table et les tasses.*

SERPENT ou basilic, tu peux me mesurer, me lancer des regards affreux. Ce sont les miens qui te tueront ; mais où reçoit-il ses paquets ? Il ne vient rien de la poste à l'hôtel ! il est monté seul de l'enfer ? quelqu'autre diable correspond... et moi je ne puis découvrir...?

SCÈNE VI.

FIGARO, SUZANNE.

SUZANNE *regarde, et dit vivement à l'oreille de Figaro.*

C'EST lui que la pupille épouse .... il a la promesse du comte ; il guérira Léon de son amour ; il en détachera Florestine ; il fera consentir Madame ; il te chasse de la maison ; il cloître ma maîtresse, en attendant qu'on divorce ; fait déshériter le jeune-homme, et me rend maîtresse de tout : voilà les nouvelles du jour. (*Elle s'enfuit*).

SCÈNE VII.

FIGARO *seul.*

NON, s'il vous plaît, Monsieur le Major, nous compterons ensemble auparavant! vous apprendrez de moi, qu'il n'y a que les sots qui triomphent. Grace à l'Ariane Suzon, je tiens le fil du labyrinthe, et le minotaure est cerné. Je t'envelopperai dans tes pièges, et te démasquerai si bien . . . ! Quel intérêt assez puissant lui fait faire une telle ecole ? desserre les dens d'un tel homme ? S'en croiroit-il assez sûr pour . ? La sottise et la vanité sont compagnons inséparables ! Mon politique babille et se confie! il a perdu le coup, il y a faute....

SCÈNE VIII.

GUILLAUME, FIGARO.

GUILLAUME *une lettre à la main.*

MESSEIR Begearss, che fois qu'il n'est pas pour ici.

FIGARO *rangeant le déjeûner.*

Tu peux l'attendre, il va rentrer.

GUILLAUME *reculant.*

Memgoths chattendre pas en gombagnie de fous mon maître. Il fiendroit point che churé.

FIGARO.

Il te le défend ? Eh bien ! donne la lettre : je vais la lui remettre en rentrant.

GUILLAUME *reculant.*

Pas pli à fous les lettres. O tiaple ! il foudra bientôt me jasser.

FIGARO *à part.*

Il faut pomper le sot. Tu . . . . viens de la poste, je crois ? . . .

GUILLAUME.

Tiaple non che fiens pas.

FIGARO.

C'est sans doute quelque missive du Genttmann . . . du parent Irlandais dont il vient d'hériter. Tu sais cela toi, bon Guillaume.

GUILLAUME *riant niaisement.*

Lettre d'un qui est mort ?... Messeir non che vous prie. Celui-là che crois pas parti : ce sera bien plitôt d'un autre peut-être, il viendroit d'un qui sort là pas content dehors.

FIGARO.

D'un de nos mécontens, dis-tu ?

GUILLAUME.

Oui. Mais chasseire pas.

FIGARO *à part.*

Cela se peut : il est fourré dans tout. (*A Guillaume*). On pourroit, au timbre, s'en assurer.

GUILLAUME.

Chasseire pas ; pourquoi ? les lettres il vient chez Messeir Occonor. Et puis che sais pas quoi ce timpre moi..

FIGARO *vivement.*

Occonor, banquier Irlandais ?

GUILLAUME.

Mon foi ! . . .

FIGARO *revient à lui froidement.*

Ici près, derrière l'hôtel ?

GUILLAUME.

Ein fort choli maison, partié, les gens très beaucoup cratieux, si chose tire. (*Il se retire à l'écart*).

FIGARO *à lui même.*

O fortune ! ô bonheur !

GUILLAUME *revenant.*

Parle pas fous à ste panquier, pour personne, entente fous ? Chaurois pas dû.... Tartaiffle ! (*Il tappe du pied*).

FIGARO.

Va : je n'ai garde, ne crains rien.

GUILLAUME.

Moutié ! moutié ! je sais pas la quoi tire ou non... Ah !.. (*Il se retire*).

FIGARO *à part.*

Quelle découverte ! hasard, je te salue. (*Il cherche ses tablettes.*) Il faut pourtant que je démêle comment un homme si caverneux s'arrange d'un tel imbécille ? De même que les brigands redoutent les reverbères.... oui, mais un sot est fallot, la lumière passe à travers. (*Il dit en écrivant sur ses tablettes*) : Occonor, banquier Irlandais. C'est qu'il faut que j'établisse mon noir comité des recherches. Ce moyen-là n'est pas trop constitutionnel ; *ma perdir l'utilité*, et puis j'ai mes exemples ! (*Il écrit*). Quatre ou cinq louis d'or au valet chargé des détails de la poste, pour ouvrir dans un cabaret chaque lettre d'Honoré Tartuffe Begearss. Monsieur Tartuffe Honoré, vous cesserez enfin de l'être ! un Dieu m'a mis sur votre piste. (*Il serre les tablettes*). Hasard, dieu méconnu, les anciens t'appelloient destin ; nos gens te donnent un autre nom.

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, LE COMTE, FLORESTINE, BEGEARSS, FIGARO, GUILLAUME.

BEGEARSS *apperçoit Guillaume, prend la lettre avec humeur.*

NE peux-tu pas la garder chez moi ?

GUILLAUME.

Che crois celui-ci, c'est tout comme... (*Il sort*).

LA COMTESSE.

Monsieur, c'est un très-beau morceau ; votre fils l'a-t-il vu ?

BEGEARSS, *la lettre ouverte.*

Ah ! lettre de Madrid, du secrétaire du ministre. Il y a un mot qui vous regarde. (*Il lit*). « Dites au Comte » Almaviva que le courrier qui part demain, lui portera » l'agrément du roi pour l'échange de toutes les terres ». (*Figaro écoute, et se fait, sans parler, un signe d'intelligence*).

LA COMTESSE.

Figaro ? dis donc à mon fils que nous déjeunons ici.

FIGARO.

Madame, je vais l'avertir.

SCÈNE X.

Les mêmes, hors Figaro et Guillaume.

LE COMTE *à Begearss.*

J'EN veux donner avis sur-le-champ à mon acquéreur. Envoyez-moi du thé dans mon arrière-cabinet.

FLORESTINE.

Mon petit papa, c'est moi qui vous le porterai.

LE COMTE *bas à Florestine.*

Pense beaucoup au peu que je t'ai dit.

SCÈNE XI.

LÉON, LA COMTESSE, FLORESTINE, BEGEARSS.

LÉON *avec chagrin.*

MON père s'en va quand j'arrive. Il m'a traité d'une rigueur...

LA COMTESSE *sévèrement.*

Mon fils, quel discours tenez-vous ? Dois-je toujours

me voir froissée par l'injustice de chacun ? Votre père a besoin d'écrire à la personne qui échange ses terres.

FLORESTINE *gaiement.*

Vous regrettez votre papa ; nous aussi nous le regrettons. Cependant, comme il sait que c'est aujourd'hui votre fête, il m'a chargé, Monsieur, de vous présenter ce bouquet. (*Elle fait une grande révérence, et l'attache à sa boutonnière*).

LÉON, *pendant quelle l'ajuste, l'embrasse.*

Il n'en pouvoit prier quelqu'un qui me rendit ses bontés aussi chères.

FLORESTINE *se débattant.*

Voyez, Madame, si jamais on peut badiner avec lui, sans qu'il abuse au même instant.

LA COMTESSE *souriant.*

Mon enfant, le jour de sa fête, on peut bien lui passer quelque chose.

FLORESTINE *baissant les yeux.*

Pour l'en punir, Madame, faites-lui lire le discours qui fut, dit-on, tant applaudi hier au club.

LÉON.

Si maman juge que j'ai tort, j'irai chercher ma pénitence.

FLORESTINE.

Ah ! Madame, ordonnez-le lui.

LA COMTESSE.

Apportez-nous, mon fils, votre discours : moi je vais prendre quelqu'ouvrage pour l'écouter avec plus d'attention.

FLORESTINE *gaiment.*

Obstiné, c'est bien fait : et je l'entendrai malgré vous.

LÉON *tendrement.*

Malgré moi, quand vous l'ordonnez ? Ah ! Florestine, j'en défie.

SCÈNE XII.

FLORESTINE, BEGEARSS.

BEGEARSS *bas.*

EH bien ! Mademoiselle, avez-vous deviné l'époux qu'on vous destine ?

FLORESTINE *avec joie.*

Mon cher monsieur Begearss, vous êtes à tel point notre ami, que je me permettrai de penser tout haut avec vous. Sur qui puis-je jetter les yeux ? l'époux qu'il me destine, est, dit-il, dans cette maison. Je vois l'excès de sa bonté, ce ne peut être que Léon ; mais moi, sans bien, dois-je abuser....

BEGEARSS *d'un ton terrible.*

Qui ? Léon son fils ? votre frère ?

FLORESTINE *avec un cris douloureux.*

Ah ! Monsieur !

BEGEARSS.

Reveillez-vous, ma chère enfant : écartez un songe trompeur qui pourroit devenir funeste.

FLORESTINE.

Ah ! oui, funeste pour tous les deux.

BEGEARSS.

Vous sentez qu'un pareil secret doit rester caché dans votre ame. (*Il sort en la regardant*).

SCÈNE XIII.

FLORESTINE *seule, pleurant.*

A QUOI pensois-je donc ? O ciel ! il est mon frère, et j'ose avoir pour lui.... Quel coup d'une lumière affreuse ! et dans un tel sommeil, qu'il est cruel de s'éveiller !

SCÈNE XIV.

LÉON *un papier à la main*, FLORESTINE.

LÉON *joyeux.*

MAMAN n'est pas rentrée, et M. Begearss est sorti : profitons d'un moment heureux. Florestine, vous êtes ce matin et toujours d'une beauté parfaite ; mais vous avez un air de joie, un ton aimable de gaieté qui raniment mes espérances.

FLORESTINE *au désespoir*

Ah ! Léon ! (*Elle retombe*).

LÉON.

Ciel ! vos yeux sont noyés de larmes ! et votre visage défait m'annonce quelque grand malheur.

FLORESTINE.

Des malheurs ! ah Léon ! il n'en est que pour moi.

LÉON.

Florestine, ne m'aimez-vous plus ? lorsque mes sentimens pour vous....

FLORESTINE.

Vos sentimens : ne m'en parlez jamais !

LÉON.

Quoi ! l'amour le plus pur....

FLORESTINE.

Finissez ces cruels discours, ou je vais vous fuir à l'instant.

LÉON.

LÉON.

Grand Dieu ! qu'est-il donc arrivé ? M. Begearss vous a parlé : Mademoiselle, je veux savoir ce que vous a dit M. Begearss.

SCÈNE XV.

LA COMTESSE, FLORESTINE, LÉON.

LÉON.

MAMAN, venez à mon secours, vous me voyez au désespoir. Florestine ne m'aime plus.

FLORESTINE *pleurant.*

Moi, Madame, ne plus l'aimer ! Mon parain, vous et lui, c'est le cri de ma vie entière.

LA COMTESSE.

Mon enfant, je n'en doute pas : ton cœur excellent m'en répond. Mais de quoi s'afflige-t-il donc ?

LÉON.

Maman, vous avez approuvé l'ardent amour que j'ai pour elle.

FLORESTINE *se jettant dans les bras de la Comtesse.*

Ordonnez-lui de se taire, il me fait mourir de douleur.

LA COMTESSE.

Mon enfant, je ne t'entends point ; ma surprise égale la sienne... Elle frissonne entre mes bras ! Qu'a-t-il donc fait qui puisse te déplaire !

FLORESTINE *se relevant sur elle.*

Madame, il ne me déplaît point ; je l'aime et le respecte à l'égal de mon frère. Mais qu'il n'exige rien de plus.

LÉON.

Vous l'entendez, Maman. Cruelle fille ! expliquez-vous ?

FLORESTINE.

Laissez-moi, laissez-moi, ou vous me causerez la mort.

SCÈNE XVI.

Les mêmes, FIGARO *avec l'équipage du thé*, SUZANNE, *un métier.*

LA COMTESSE.

REMPORTE tout, Suzanne : il n'est pas plus question de déjeûner que de lecture. Vous Figaro, servez du thé à votre maître, il écrit dans son cabinet. Et toi, ma Flo-

restine, viens dans le mien : rassure ton ame. Mes chers enfans, je vous porte en mon cœur : pourquoi l'affligez-vous l'un après l'autre, sans pitié ? Il y a ici des choses qu'il m'est important d'éclaircir. (*Elles sortent*).

SCÈNE XVII.

SUZANNE, FIGARO, LÉON.

SUZANNE *a Figaro.*

JE ne sais pas de quoi il est question : mais je parierois bien que c'est là du Begears tout pur. Je veux absolument prévenir ma maîtresse.

FIGARO.

Atrends que je sois plus instruit. Nous nous concerterons ce soir. Oh ! j'ai fait une découverte.

SUZANNE.

Et tu me la diras. (*Elle sort*).

SCÈNE XVIII.

FIGARO, LÉON.

LÉON *désolé.*

AH ! Dieux !

FIGARO.

De quoi s'agit-il donc, Monsieur ?

LÉON.

Hélas ! je l'ignore moi-même : jamais je n'avois vu Florestine de si belle humeur, et je savois qu'elle avoit eu un entretien avec mon père. Je la laisse un instant avec M. Begears ; je la trouve seule, en rentrant, les yeux remplis de larmes, et m'ordonnant de la fuir pour toujours. Que peut-il donc lui avoir dit ?

FIGARO.

Si je ne craignois pas votre vivacité, je vous instruirois sur des points qu'il vous importe de savoir ; mais lorsque nous avons besoin d'une grande prudence, il ne faudroit qu'un mot de vous, trop vif, pour me faire perdre le fruit de dix années d'observation.

LÉON.

Ah ! s'il ne faut qu'être prudent ?... que crois-tu donc qu'il lui ait dit ?

FIGARO.

Qu'elle doit accepter Honoré Begears pour époux ; que c'est une affaire arrangée entre monsieur votre père et lui.

LÉON.

Entre mon père et lui ? Le traître aura ma vie.

FIGARO.

Avec ces façons-là, Monsieur, le traître n'aura point votre vie, mais il aura votre maîtresse et votre fortune avec elle.

LÉON.

Eh bien! ami, pardon, apprends-moi ce que je dois faire?

FIGARO.

Deviner l'énigme du Sphinx, ou bien en être dévoré : en d'autres termes, il faut vous modérer, le laisser dire, et dissimuler avec lui.

LÉON *avec fureur.*

Me modérer !... oui, je me modérerai : mais j'ai la rage dans le cœur. M'enlever Florestine ! ah ! le voici qui vient : je vais m'expliquer froidement.

FIGARO.

Tout est perdu, si vous vous échappez.

SCÈNE XIX.

BEGEARSS, FIGARO, LÉON.

LÉON *se contenant mal.*

Monsieur ! Monsieur ! un mot : il importe à votre repos que vous répondiez sans détour. Florestine est au désespoir, qu'avez-vous dit à Florestine ?

BEGEARSS *d'un ton glacé.*

Et qui vous dit que je lui ai parlé ? Ne peut elle avoir des chagrins, sans que j'y sois pour quelque chose.

LÉON *vivement.*

Point d'évasion, Monsieur, elle étoit d'une humeur charmante ; en sortant d'avec vous, on la voit fondre en larmes ; mon cœur partage ses chagrins ; vous m'en direz la cause, ou bien vous m'en ferez raison.

BEGEARSS.

Avec un ton moins absolu, on peut tout obtenir de moi. Je ne sais point céder à des menaces.

LÉON *furieux, mettant la main à son épée.*

Eh bien ! perfide, défends-toi : j'aurai ta vie, ou tu auras la mienne.

FIGARO *l'arrêtant.*

M. Begearss, au fils de votre ami, dans sa maison, où vous logez . . .

BEGEARSS.

Je sais trop ce que je me dois. Je vais m'expliquer avec lui ; mais je n'y veux point de témoins. Sortez et laissez-nous ensemble.

LÉON.

Va, mon cher Figaro ! tu vois qu'il ne peut m'échapper : ne lui laissons aucune excuse.

FIGARO *à part.*

Moi, je cours avertir son père.

SCÈNE XX.

LÉON, BEGEARSS.

LÉON *lui barrant la porte.*

IL vous convient peut-être mieux de vous battre, que de parler ; vous êtes le maître du choix : mais je n'admettrai rien d'étranger à ces deux moyens.

BEGEARSS *froidement.*

Léon, un homme d'honneur n'égorge pas le fils de son ami ; devois-je m'expliquer devant un malheureux valet, insolent d'être parvenu presque à gouverner son maître.

LÉON *s'asseyant.*

Au fait, Monsieur, je vous attends.

BEGEARSS.

Oh ! que vous allez regretter une fureur déraisonnable.

LÉON.

C'est que nous verrons bientôt . . .

BEGEARSS *affectant une dignité froide.*

Léon, vous aimez Florestine : il y a long-tems que je le vois ; tant que votre frère a vécu, je n'ai point cru devoir servir un amour malheureux qui ne vous conduisoit à rien ; mais depuis qu'un funeste duel, disposant de sa vie, vous a mis en sa place, j'ai eu l'orgueil de croire mon influence capable de disposer monsieur votre père à vous unir à celle que vous aimez. Je l'attaquai de toutes les manières ; une résistance invincible a repoussé tous mes efforts. Désolé de le voir rejetter un projet qui paroissoit fait pour faire le bonheur de tous... pardon, mon jeune ami, je vais vous affliger, mais il le faut en ce moment, pour vous sauver d'un malheur éternel. Rappellez bien votre raison : vous en allez avoir besoin ; je forçai votre père à rompre le silence, à me confier son secret. O mon ami, m'a dit enfin le comte, je connois l'amour de mon fils, mais puis-je lui donner Florestine pour femme ? celle que l'on croit ma pupille... est ma fille, est sa sœur.

LÉON *reculant vivement.*

Florestine, ma sœur ? . . .

BEGEARSS.

Voilà le mot qu'un sévère devoir . . . ah ! je vous le dois à tous deux ; mon silence pouvoit vous perdre. Eh bien ! Léon, voulez-vous vous battre avec moi ?

LÉON *se jettant dans ses bras.*

Ah ! jamais.

SCÈNE XXI.

LE COMTE, FIGARO, LÉON, BEGEARSS.

FIGARO *accourant.*

Les voilà, les voilà.

LE COMTE.

Dans les bras l'un de l'autre : eh ! vous perdez l'esprit ?

FIGARO *stupefait.*

Ma foi, Monsieur . . . on le perdroit à moins.

LE COMTE *à Figaro.*

M'expliquerez-vous cette énigme ?

LÉON *tremblant.*

Ah ! c'est à moi, mon père, à l'expliquer. Pardon ! je dois mourir de honte sur un sujet aussi frivole. Je m'étois seulement beaucoup oublié. Son caractère généreux non-seulement me rend à la raison, mais il a la bonté d'excuser ma folie en me la pardonnant. Je lui en rendois grace, lorsque vous nous avez surpris.

LE COMTE.

Ce n'est pas la centième fois que vous lui devez de la reconnoissance. Au fait, nous lui en devons tous. (*Figaro sans parler se donne un coup de poingt au front ; Begearss l'examine et sourit*). *Le Comte à Léon* : retirez-vous, Monsieur ; votre aveu seul enchaîne ma colère.

BEGEARSS.

Ah ! Monsieur, tout est oublié.

LE COMTE *à Léon*

Allez vous repentir d'avoir manqué à mon ami, au vôtre, l'homme le plus vertueux . . .

LÉON. *s'en allant.*

J'en suis au désespoir.

FIGARO *à part, en colère.*

C'est une légion de diables enfermée dans un seul pourpoint.

SCÈNE XXII.

LE COMTE, BEGEARSS, FIGARO.

LE COMTE *à Begearss.*

Mon ami, finissons ce que nous avons commencé. (*A Figaro*). Vous, monsieur l'étourdi, avec vos belles conjectures, donnez-moi les trois millions d'or que vous m'avez

vous-même apportés de Cadix en soixante billets au porteur. Je vous avois chargé de les numéroter.

FIGARO.

Je l'ai fait.

LE COMTE.

Remettez-m'en le porte-feuille.

FIGARO.

De quoi ! des trois millions d'or ?

LE COMTE.

Sans doute. Eh bien ! qui vous arrête ?

FIGARO *humblement.*

Moi, Monsieur, je ne les ai plus ?

BEGEARSS.

Comment, vous ne les avez plus ?

FIGARO *fièrement.*

Non, Monsieur.

BEGEARSS *vivement.*

Qu'en avez-vous fait ?

FIGARO.

Lorsque mon maître m'interroge, je lui dois compte de mes actions ; mais à vous, je ne vous dois rien.

LE COMTE *en colère.*

Insolent ! qu'en avez-vous fait ?

FIGARO *froidement.*

Je les ai portés en dépôt chez M. Fat votre notaire.

BEGEARSS.

Mais, de l'avis de qui ?

FIGARO *froidement.*

Du mien, et j'avoue que j'en suis toujours.

BEGEARSS.

Je vais gager qu'il n'en est rien.

FIGARO.

Comme j'ai la reconnoissance, vous courrez risque de perdre la gageure.

BEGEARSS.

Ou s'il les a remis, c'est pour agioter. Ces gens-là partagent ensemble.

FIGARO.

Vous pourriez parler un peu mieux d'un homme qui vous a obligé.

BEGEARSS.

Je ne lui dois rien.

FIGARO.

Je le crois, quand on a hérité de quarante mille doublons de huit.

LE COMTE.

Avez-vous donc quelques remarques à nous faire aussi là-dessus ?

FIGARO.

Qui ? moi, Monsieur ? j'en doute d'autant moins, que

j'ai beaucoup connu le parent dont Monsieur a hérité. Un jeune homme assez libertin, joueur, prodigue et querelleur, sans frein, sans mœurs, sans caractère, et n'ayant pas même les vices qui l'ont tué; qu'un combat des plus malheureux....

BEGEARSS.

Enfin nous direz-vous pourquoi vous avez déposé cet or?

FIGARO.

Ma foi, Monsieur, c'est pour n'en être plus chargé; ne pouvoit-on pas le voler? Que sait-on? Il s'introduit souvent... de grands fripons dans les maisons...

BEGEARSS

Pourtant, Monsieur veut qu'on le rende.

FIGARO.

Monsieur peut l'envoyer chercher.

BEGEARSS.

Mais ce notaire s'en désaisira-t-il, s'il ne voit son récépissé?

FIGARO.

Je vais le remettre à Monsieur; et quand j'aurai fait mon devoir, s'il en arrive quelque mal, il ne pourra s'en prendre à moi.

LE COMTE.

Je l'attends dans mon cabinet.

FIGARO.

Je vous préviens que M. Fat ne les rendra que sur votre reçu. Je le lui ai recommandé.

SCÈNE XXIII.

BEGEARSS, LE COMTE.

BEGEARSS *en colère.*

Comblez cette canaille, et voyez ce qu'elle devient! En vérité, Monsieur, mon amitié me force à vous le dire: vous devenez trop confiant; il a deviné nos secrets. De valet, barbier, chirurgien, vous l'avez établi trésorier, un espèce de factotum; il est notoire que ce monsieur fait bien ses affaires avec vous?

LE COMTE.

Sur la fidélité, je n'ai rien à lui reprocher; mais il est vrai qu'il est d'une arrogance...

BEGEARSS.

Vous avez un moyen de vous en délivrer, en le récompensant.

LE COMTE.

Je le voudrois souvent.

BEGEARSS.

En envoyant le chevalier à Malthe, sans doute vous voulez qu'un homme affidé le surveille ? Celui-ci, trop flatté d'un aussi honorable emploi, ne peut manquer de l'accepter : vous en voilà défait pour bien du tems.

LE COMTE.

Vous avez raison, mon ami : aussi bien, m'a-t-on dit qu'il vit très mal avec sa femme. (*Il sort*).

BEGEARSS *seul.*

Encore un pas de fait ? . . . Ah ! noble espion, la fleur des drôles, qui faites ici le bon valet, et voulez nous souffler la dot en nous donnant des noms de comédie ! Grace aux soins d'Honoré-Tartuffe, vous irez partager le mal-aise des carravannes, et finirez vos inspections sur nous.

Fin du second Acte.

ACTE III.

(*Le Théâtre représente un Cabinet orné de fleurs de toutes parts*).

SCÈNE PREMIÈRE.

LA COMTESSE, SUZANNE.

LA COMTESSE.

JE n'ai rien pu tirer de cet enfant. Ce sont des pleurs, des étouffemens ! . . . Elle se croit des torts envers moi, m'a demandé cent fois pardon ; elle veut aller au couvent. Si je rapproche tout ceci de sa conduite avec mon fils, je présume qu'elle se reproche d'avoir écouté son amour, entretenu ses espérances, ne se croyant pas un parti assez considérable pour lui. Charmante délicatesse ! excès d'une aimable vertu ! Monsieur Begearss apparemment lui en a touché quelques mots, qui l'auront amenée à l'affliger sur elle ! car c'est un homme si scrupuleux, et si délicat sur l'honneur qu'il exagère quelquefois ! Il se fait des fantômes où les autres ne voyent rien.

SUZANNE.

J'ignore d'où vient le mal, mais il se passe ici des choses bien étranges ! quelques démons y soufflent un feu secret: notre maître est sombre à périr ; il nous éloigne de lui. Vous êtes sans cesse à pleurer, Mademoiselle est suffoquée ; Monsieur votre fils est désolé... Monsieur Begearss lui-seul,

lui seul, imperturbable comme un Dieu, semble n'être affecté de rien, voit tous vos chagrins d'un œil sec...

LA COMTESSE.

Mon enfant, son cœur les partage ; hélas ! sans ce consolateur, qui verse un beaume sur nos playes, dont la sagesse nous soutient, adoucit toutes les aigreurs, calme mon irrascible époux, nous serions bien plus malheureux.

SUZANNE.

Je souhaite, Madame, que vous ne vous abusiez pas.

LA COMTESSE.

Je t'ai vue autrefois lui rendre plus de justice. (*Suzanne baisse les yeux*). Au reste, il peut seul me tirer du trouble où cet enfant m'a mise : fais-le prier de descendre chez moi.

SUZANNE.

Le voici qui vient à propos. Vous vous ferez coëffer plus tard.

SCÈNE II.

LA COMTESSE, BEGEARSS.

LA COMTESSE *douloureusement.*

AH ! mon pauvre major ! que se passe-t-il donc ici ? Touchons-nous enfin à la crise que j'ai si long-tems redoutée, que j'ai vue de loin se former ? L'éloignement du comte pour mon fils semble augmenter de jour en jour. Quelque lumière fatale aura pénétré jusqu'à lui.

BEGEARSS.

Madame, je ne le crois pas.

LA COMTESSE.

Depuis que le ciel m'a punie par la mort de mon fils aîné, je vois le comte absolument changé ! Au lieu de travailler avec l'ambassadeur de Rome, pour rompre les vœux de Léon, je le vois s'obstiner à l'envoyer à Malthe. Je sais de plus, Monsieur Begearss, qu'il dénature sa fortune, et veut abandonner l'Espagne pour s'établir dans ce pays. L'autre jour, à dîner, devant trente personnes, il raisonna sur le divorce, de façon à me faire frémir.

BEGEARSS.

J'y étois : je m'en souviens trop.

LA COMTESSE *en larmes.*

Pardon, mon digne ami, je ne puis pleurer qu'avec vous.

BEGEARSS.

Déposez vos douleurs dans le sein d'un homme sensible.

LA COMTESSE.

Enfin est-ce lui, est-ce vous qui avez déchiré le cœur

de Florestine ? Je la destinois à mon fils. Née sans bien, il est vrai ; mais noble, belle et vertueuse, élevée au milieu de nous, mon fils devenu héritier n'en a-t-il pas assez pour deux ?

BEGEARSS.

Que trop, peut-être ! et c'est d'où vient le mal.

LA COMTESSE.

Mais comme si le ciel n'eût attendu aussi long-tems que pour me mieux punir d'une imprudence tant pleurée, tout semble s'unir à-la-fois pour renverser mes espérances. Mon époux déteste mon fils. Florestine renonce à lui. Aigrie par je ne sais quel motif, elle veut le fuir pour toujours. Il en mourra, le malheureux ! voilà ce qui est bien certain. (*Elle joint les mains*). Ciel vengeur, après vingt années de larmes et de repentir, me réservez-vous à l'horreur de voir ma faute découverte ? Ah ! que je sois seule misérable, mon Dieu, je ne m'en plaindrai pas ! Mais que mon fils ne porte point la peine d'un crime qu'il n'a pas commis. Connoissez-vous, M. Begearss, quelque remède à tant de maux ?

BEGEARSS.

Oui, femme respectable, et je venois exprès dissiper vos terreurs. Quand on craint une chose, tous nos regards se tournent vers cet objet trop alarmant : quoiqu'on dise ou qu'on fasse, la frayeur empoisonne tout ! Enfin je tiens la clef de ces énigmes... vous pouvez être encore heureuse.

LA COMTESSE.

L'est-on avec une ame déchirée de remords ?

BEGEARSS.

Votre époux ne fuit point Léon ; il ne sonpçonne rien sur le secret de sa naissance.

LA COMTESSE *vivement.*

Monsieur Begearss !

BEGEARSS.

Et tous ces mouvemens que vous prenez pour de la haîne, ne sont que l'effet du scrupule. Oh ! que je vais vous soulager !

LA COMTESSE *ardemment.*

Mon cher monsieur Begearss !

BEGEARSS.

Mais enterrez dans ce cœur allégé le grand mot que je vais vous dire. Votre secret à vous, c'est la naissance de Léon ! le sien est celui de Florestine : (*plus bas*) il est son tuteur et son père !

LA COMTESSE *s'écrie.*

Dieu tout puissant, tu me prends en pirié !

BEGEARSS.

Jugez de sa frayeur, en voyant ces enfans amoureux

l'un de l'autre ! Ne pouvant dire son secret, ni supporter qu'un tel attachement devint le fruit de son silence, il est resté sombre, bizarre ; et s'il veut éloigner son fils, c'est pour éteindre, s'il le peut, par cette absence et par ses vœux, un malheureux amour qu'il croit ne pouvoir tolérer.

LA COMTESSE, *à genoux, priant.*

Source éternelle de bienfaits ! ô mon Dieu ! tu permets qu'en partie je répare la faute involontaire qu'un insensé me fit commettre ; que j'aye de mon côté quelque chose à remettre à cet époux que j'offensai ! ô Comte Almaviva ! Mon cœur flétri, fermé par vingt années de peines, va se rouvrir enfin pour toi. Florestine est ta fille ; elle me devient chère comme si mon sein l'eût portée : faisons, sans nous parler, l'échange de notre indulgence ! ô Monsieur Begearss, achevez !

BEGEARSS *la relève.*

Mon amie, je n'arrête point ces premiers élans d'un bon cœur. Les émotions de la joie ne sont point dangereuses comme celles de la tristesse ; mais au nom de votre repos, écoutez-moi jusqu'à la fin.

LA COMTESSE.

Parlez, mon généreux ami, vous à qui je dois tout : parlez.

BEGEARSS.

Votre époux, cherchant un moyen de garantir sa Florestine de cet amour qu'il croit incestueux, m'a proposé de l'épouser, mais indépendamment du sentiment profond et malheureux que mon respect pour vos douleurs . . .

LA COMTESSE *douloureusement.*

Ah ! mon ami, par compassion pour moi !...

BEGEARSS.

N'en parlons plus : quelques mots d'établissemens, tournés d'une forme équivoque, ont fait penser à Florestine qu'il étoit question de Léon ; son jeune cœur s'en épanouissoit, quand un valet vous annonça : sans m'expliquer depuis sur les vues de son père, un mot de moi, la ramenant aux sévères idées de la fraternité, a produit cet orage, et la religieuse horreur dont votre fils ni vous ne pénétriez le motif.

LA COMTESSE.

Il en étoit bien loin, le pauvre enfant !

BEGEARSS.

Maintenant qu'il vous est connu, devons-nous suivre ce projet d'union qui répare tout ? . . .

LA COMTESSE *vivement.*

Il faut s'y tenir, mon ami : mon cœur et mon esprit sont d'accord sur ce point, et c'est à moi de la déterminer. Par-là nos secrets sont couverts, nul étranger ne les pé-

nétrera. Après vingt années de souffrances, nous passerons des jours heureux, et c'est à vous, mon digne ami, que ma famille les devra.

BEGEARSS *élevant le ton.*

Pour que rien ne les trouble plus, il faut encore un sacrifice, et mon amie est digne de le faire.

LA COMTESSE.

Hélas ! je veux les faire tous.

BEGEARSS, *l'air imposant.*

Ces lettres, ces papiers d'un infortuné qui n'est plus, il faudra les réduire en cendre.

LA COMTESSE *avec douleur.*

Ah ! Dieu !

BEGEARSS.

Quand cet ami, mourant, me chargea de vous les faire remettre, son dernier mot fut qu'il falloit sauver votre honneur, en ne laissant aucune trace de ce qui pouvoit l'altérer.

LA COMTESSE.

Dieu ! Dieu !

BEGEARSS.

Vingt ans se sont passés, sans que j'aye pu obtenir que ce triste aliment de votre cruelle douleur s'éloignât de vos yeux. Mais indépendamment du mal que tout cela vous fait, voyez quel danger vous courrez ?

LA COMTESSE.

Eh ! que peut-on avoir à craindre ?

BEGEARSS *regardant si on peut l'entendre.*

Je ne soupçonne point Suzanne ; mais une femme-de-chambre, instruite que vous conservez ces papiers, ne pourroit-elle pas un jour s'en faire un moyen de fortune ? Un seul remis à votre époux, que peut-être il payeroit bien cher, vous plongeroit dans des malheurs . . .

LA COMTESSE.

Non, Suzanne a le cœur trop bon.

BEGEARSS *d'un ton plus ferme.*

Ma respectable amie, vous avez payé votre dette à la tendresse, à la douleur, à vos devoirs de tous les genres ! et si vous êtes satisfaite de la conduite d'un ami, j'en veux avoir la récompense ; il faut brûler tous ces papiers, éteindre tous les souvenirs d'une faute autant expiée ! Mais pour ne jamais revenir sur un sujet si douloureux, j'exige que le sacrifice en soit fait dans le même instant.

LA COMTESSE *tremblante.*

Je crois entendre Dieu qui parle ; il m'ordonne de l'oublier, de déchirer le crêpe obscur dont sa mort a couvert ma vie : oui, mon Dieu, je vais obéir à cet ami

que vous m'avez donné. (*Elle sonne*). Ce qu'il exige en votre nom, mon repentir le conseilloit, mais ma foiblesse a combattu.

SCÈNE III.

SUZANNE, LA COMTESSE, BEGEARSS.

LA COMTESSE.

SUZANNE, apporte-moi le coffre de mes diamans. Non: je vais le prendre moi-même, il te faudroit la clef. (*Elle sort*).

SCÈNE IV.

SUZANNE, BEGEARSS.

SUZANNE *un peu troublée.*

MONSIEUR Begearss, de quoi s'agit-il donc ? Toutes les têtes sont renversées ! Cette maison ressemble à l'hôpital des fous ! Madame pleure, Mademoiselle étouffe, le chevalier Léon parle de se noyer, Monsieur est renfermé, et ne veut voir personne. Pourquoi ce coffre aux diamans inspire-t-il en ce moment tant d'intérêt à tout le monde ?

BEGEARSS *mettant son doigt sur sa bouche.*

Chut ! ne montre ici nulle curiosité : tu le sauras dans peu ; tout va bien, tout est bien : cette journée vaut... Chut !...

SCÈNE V.

LA COMTESSE, BEGEARSS, SUZANNE.

LA COMTESSE *tenant le coffre.*

SUZANNE, apporte-nous du feu dans le brazier du boudoir.

SUZANNE.

Si c'est pour brûler des papiers, la lampe de nuit allumée est encore dans l'athenienne ; (*elle l'avance*).

LA COMTESSE.

Veille à la porte, et que personne n'entre.

SUZANNE, *à part, en sortant.*

Courrons avant avertir Figaro.

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, BEGEARSS.

BEGEARSS.

Combien j'ai souhaité pour vous le moment auquel nous touchons !

LA COMTESSE *étouffée.*

O mon ami ! quel jour nous choisissons pour consommer ce sacrifice ! celui de la naissance de mon fils. A cette époque, tous les ans, leur consacrant cette journée, je demandois pardon au ciel, et je m'abreuvois de mes larmes, en relisant ces tristes lettres. Je me rendois au moins le témoignage, qu'il y eut entre nous plus d'erreur que de crime. Ah ! faut-il donc brûler tout ce qui me reste de lui ?

BEGEARSS.

Quoi ! Madame ! détruisez-vous ce fils qui vous le représente ? Ne lui devez-vous pas un sacrifice qui le préserve de mille affreux dangers ? Vous le devez à vous-même : et la sécurité de votre vie entière est attachée peut-être à cet acte important. (*Il ouvre le secret de l'écrain, et en tire les lettres*).

LA COMTESSE *surprise.*

Monsieur Begearss, vous l'ouvrez mieux que moi ! que je les lise encore.

BEGEARSS *sévèrement.*

Non : je ne le permettrai pas.

LA COMTESSE.

Seulement la dernière, où, traçant ses tristes adieux du sang qu'il répandit pour moi, il m'a donné la leçon du courage dont j'ai tant besoin aujourd'hui.

BEGEARSS *s'y opposant.*

Si vous lisez un mot, nous ne brûlerons rien : offrez au ciel un sacrifice entier, courageux, volontaire, exempt de foiblesses humaines ; ou si vous n'osez l'accomplir, c'est à moi d'être fort pour vous : les voilà toutes dans le feu. (*Il y jette le paquet*).

LA COMTESSE *vivement.*

Monsieur Begears, cruel ami ! c'est ma vie que vous consumez ! qu'il m'en reste au moins un lambeau ! (*Elle veut se précipiter sur les lettres enflammées : Begearss la retient à brasse-corps.*

BEGEARSS.

J'en jetterai la cendre au vent.

SCÈNE VII.

SUZANNE, LE COMTE, FIGARO, LA COMTESSE, BEGEARSS.

SUZANNE *accourant.*

C'EST Monsieur : il me suit, mais amené par Figaro.

LE COMTE *les surprenant.*

Quest-ce donc que je vois, Madame ? D'où vient tout ce désordre ? Quel est ce feu ? Ce coffre, ces papiers ? Pourquoi ce débat et ces pleurs ? (*Begearss et la Comtesse restent confondus* :) vous ne répondez point.

BEGEARSS *se remet, et dit d'un ton sensible.*

J'espère, Monsieur, que vous n'exigerez pas qu'on s'explique devant vos gens. J'ignore quel dessein vous fait surprendre ainsi Madame. Quant à moi, je suis résolu de soutenir mon caractère, en rendant un hommage pur à la vérité quelqu'elle soit.

LE COMTE *à Suzanne et Figaro.*

Sortez tous deux.

FIGARO.

Mais, Monsieur, rendez-moi du moins la justice de déclarer que je vous ai remis le récépissé du notaire sur le grand objet de tantôt.

LE COMTE.

Je le fais volontier, puisque c'est réparer le tort. (*A Begearss*) : soyez certain, Monsieur, que voilà le récépissé. (*Il le met dans sa poche. Figaro et Suzanne sortent chacun de leur côté*).

FIGARO *bas à Suzanne.*

S'il échappe à l'explication.

SUZANNE *bas.*

Il est bien subtil.

FIGARO.

Je l'ai tué.

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, LE COMTE, BEGEARSS.

LE COMTE *d'un ton ferme.*

MADAME, nous sommes seuls.

BEGEARSS *encore ému.*

C'est moi qui parlerai : je subirai cette interrogatoire. M'avez-vous vu, Monsieur, trahir la vérité dans quelque occasion que ce fût,

LE COMTE *sèchement.*

Monsieur, je ne dis pas cela.

BEGEARSS *tout-à-fait remis.*

Quoique je sois loin d'approuver cette inquisition peu décente, l'honneur m'oblige à répéter ce que je disois à Madame, en répondant à la consultation . . . Tout dépositaire de secrets ne doit jamais conserver de papiers, s'ils peuvent compromettre un ami qui n'est plus, et qui les mit sous notre garde. Quelque chagrin qu'on ait à s'en défaire, et quelqu'intérêt même qu'on ait à les garder, le saint respect des morts doit avoir le pas devant tout (*montrant le Comte*). Un accident inopiné ne peut-il pas en rendre un adversaire possesseur ? (*Le Comte le tire par la manche, pour qu'il ne pousse pas l'explication plus loin. Fièrement :*) auriez-vous dit, Monsieur, autre chose en ma position ? Qui cherche des conseils timides, ou le soutien d'une foiblesse honteuse, ne doit point s'adresser à moi ? Vous en avez des preuves, l'un et l'autre, et vous, sur-tout, monsieur le Comte. (*Le Comte lui fait un signe*). Voilà, sur la demande que m'a faite Madame, et sans chercher à pénétrer ce que contenoient ces papiers, ce qui m'a fait lui donner un conseil pour la sévère exécution duquel je l'ai vue manquer de courage : je n'ai pas hésité d'y substituer le mien, en combattant ses délais imprudens. Voilà quels étoient nos débats. Mais quelque chose qu'on en pense, je ne regretterai point ce que j'ai dit, ce que j'ai fait. (*Il lève les bras*). Sainte amitié, tu n'es rien qu'un vain titre, si l'on ne remplit pas . . .

LE COMTE *exalté.*

O le meilleur des hommes ! non, vous ne nous quitterez pas. Madame, il va nous appartenir de plus près, je lui donne ma Florestine.

LA COMTESSE *avec vivacité.*

Monsieur, vous ne pouviez pas faire un plus digne emploi du pouvoir que la loi vous donne sur elle : ce choix a mon assentiment, si vous le jugez nécessaire.

LE COMTE *hésitant.*

Eh bien ! ce soir, sans bruit... votre aumônier...

LA COMTESSE *avec ardeur.*

Eh bien ! moi qui lui sert de mère, je vais la préparer à l'auguste cérémonie : mais laisserez-vous votre ami seul généreux envers ce digne enfant ? J'ai du plaisir à penser le contraire.

LE COMTE *embarassé.*

Ah ! Madame, croyez . . .

LA COMTESSE *avec joie.*

Oui, Monsieur, je le crois, c'est aujourd'hui la fête de mon fils : ces deux évènemens réunis me rendent cette journée bien chère.

SCÈNE IX.

LE COMTE, BEGEARSS.

LE COMTE.

JE ne reviens pas de mon étonnement ! je m'attendois à des débats, à des objections sans nombre ; et je la trouve juste, bonne, généreuse envers mon enfant. « *Moi qui lui sert de mère*, dit-elle . . . » non, ce n'est point une méchante femme ! elle a dans ses actions une dignité qui m'impose, un ton qui brise les reproches, quand on voudroit l'en accabler ; mais, mon ami, je m'en dois à moi-même, pour la surprise que j'ai montrée en voyant brûler ces papiers.

BEGEARSS.

Quant à moi, je n'en ai point eu en voyant avec qui vous veniez. Ce reptile vous a sifflé que j'étois là pour trahir vos secrets ? De si basses imputations n'atteignent point un homme de ma hauteur. Je les vois ramper loin de moi. Et après tout, Monsieur, que vous importoient ces papiers ? N'aviez-vous pas pris malgré moi tous ceux que vous vouliez garder ? Ah ! plût au ciel qu'elle m'en eût consulté plutôt ! vous n'auriez pas contre elle des preuves sans replique.

LE COMTE.

Oui, sans replique. (*Avec ardeur* :) Otons-les de mon sein, elles me brûlent la poitrine. (*Il les met dans sa poche*).

BEGEARSS *continue avec douceur.*

Je combattrois avec plus d'avantage en faveur du fils de la loi ! car enfin il n'est pas coupable du triste sort qui l'a mis dans vos bras.

LE COMTE *furieux.*

Lui, dans mes bras ! jamais.

BEGEARSS.

Il n'est pas coupable non plus dans son amour pour Florestine : et cependant, tant qu'il reste près d'elle, puis-je m'unir à cet enfant qui, peut-être éprise elle-même, ne cédera qu'à regret pour vous. La délicatesse blessée . . .

LE COMTE.

Mon ami, je t'entends : et ta réflexion me décide à le

faire partir sur-le-champ. Oui, je serai moins malheureux, quand ce fatal objet ne blessera plus mes regards. Mais, comment entamer ce sujet avec elle ? Voudra-t-elle s'en séparer ? Il faudra donc faire un éclat.

BEGEARSS.

Un éclat ? . . . Non... un tems viendra, peut-être, où le divorce, accrédité chez cette nation hasardeuse, vous permettra d'user de ce moyen. S'ils n'ont pas la vertu d'oser en porter le décret, leurs vieilles loix pénales, si absurdes contre les femmes, un avocat bien imprudent....

LE COMTE.

Moi, publier ma honte ! quelques lâches l'ont fait : c'est le dernier dégré de l'avilissement du siècle. Que l'opprobre soit le partage de qui donne un pareil scandale, et des fripons qui le provoquent.

BEGEARSS.

J'ai fait envers elle, envers vous, ce que l'honneur me prescrivoit. Je ne suis point pour les moyens violens, sur-tout quand il s'agit d'un fils...

LE COMTE.

Dites d'un étranger dont je vais hâter le départ.

BEGEARSS.

N'oubliez pas cet insolent valet.

LE COMTE.

J'en suis trop las pour le garder. Toi, cours, ami, chez mon notaire : retire, avec mon reçu que voici, mes trois millions d'or déposés. Alors tu peux, à juste titre, être généreux au contrat, qu'il nous faut brusquer aujourd'hui ; car te voilà bien possesseur . . . (*Il lui remet le reçu, le prend par-dessous le bras, et dit en sortant :*) et ce soir, à minuit, sans bruit, dans la chapelle de Madame... *On n'entend pas le reste.*

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

(*Même Décoration*).

SCÈNE PREMIÈRE.

FIGARO *seul, agité, regardant de côté et d'autre.*

ELLE me dit : viens à six heures au cabinet, c'est le plus sûr pour nous parler... Je brusque tout dehors, et je rentre en sueur ! où est-elle ? (*Il se promène en s'es-*

suyant.) Ah ! parbleu je ne suis point fou ! je les ai vu sortir d'ici, Monsieur le tenoit sous le bras. Eh bien ! pour un échec, abandonnerons-nous la partie. (*En souriant.*) Un orateur en plein débat fuit-il lâchement la tribune, pour un argument tué sous lui? (*D'un ton sévère*) mais quel détestable endormeur ! (*Vivement*) parvenir à brûler les lettres de Madame, pour qu'elle ne voye pas qu'il en manque, et se retirer d'un éclaircissement ! C'est l'enfer concentré, tel que Milton nous le dépeint. (*D'un ton badin*). J'avois raison tantôt dans ma colère : Honoré Begearss est le diable que les Hébreux nommoient légion ; et si on y regardoit bien, on verroit le lutin avoir le pied fourchu, seule partie, disoit ma mère, que les demons ne peuvent déguiser. (*Il rit* :) ah ! ah ! ah ! ah ! ma gaieté me revient, d'abord parce que j'ai mis l'or du Mexique en sûreté chez Fat : ce qui nous donnera du tems. (*Il frappe un billet sur sa main* ;) et puis .. docteur en toute hypocrisie ! vrai major d'infernal Tartuffe ! grace au hasard qui régit tout, à ma tactique, à quelques louis semés, voici qui me promet une lettre de ta main, où, dit-on, tu pose le masque à ne rien laisser desirer. (*Il ouvre le billet*). Le coquin qui l'a lue en veut cinquante louis.... eh bien ! il les aura, si la lettre les vaut. Une année de mes gages sera bien employée, si je parviens à détromper un maître à qui nous devons tant. Mais où es-tu, Suzanne, pour en rire ? (*Oh che piachère*). A demain donc ; car je ne vois que rien périclite ce soir... Et pourquoi perdre un tems ? je m'en suis toujours repenti... (*Très-vivement*). Point de détails : courrons attacher le pétard ; dormons dessus. La nuit porte conseil, et demain matin nous verrons qui des deux fera sauter l'autre.

SCÈNE II.

BEGEARSS, FIGARO.

BEGEARSS *raillant.*

EH ! c'est Mons Figaro. La place est agréable, puisqu'on y retrouve Monsieur.

FIGARO *idem.*

Ne fût-ce que pour avoir la joie de l'en chasser une autre fois.

BEGEARSS.

De la rancune pour si peu ! vous êtes bien bon d'y songer. Chacun n'a-t-il pas sa manie ?

FIGARO.

Et celle de Monsieur est de ne plaider qu'à huis-clos ?

BEGEARSS *lui frappant sur l'épaule.*

Il n'est pas essentiel qu'un sage entende tout, quand il sait si bien deviner.

FIGARO.

Chacun se sert de ses petits talens que le ciel lui a départis.

BEGEARSS.

Et l'intrigant compte-t-il gagner beaucoup, avec ceux qu'il nous montre ici ?

FIGARO.

Ne mettant rien à la partie, j'ai tout gagné, si je fais perdre l'autre.

BEGEARSS *fièrement.*

L'autre ? Qui ! s'il vous plaît ?

FIGARO *riant.*

L'autre . . . Eh parbleu ! Monsieur l'a dénommé lui-même.

BEGEARSS *piqué.*

On verra le jeu de Monsieur.

FIGARO.

Ce n'est pas de ces coups brillans qui éblouissent la galerie. (*Il prend un air niais*). Mais chacun pour soi : et Dieu pour tous, comme a dit le roi Salomon.

BEGEARSS *souriant.*

Belle sentence ! n'a-t-il pas dit aussi : le soleil luit pour tout le monde.

FIGARO *fièrement.*

Oui, en dardant sur le serpent prêt à mordre la main de son bienfaiteur imprudent.

SCÈNE III.

BEGEARSS, *seul, le regardant aller.*

IL ne farde plus ses desseins... Notre homme est fier. Bon signe ! il ne sait rien des miens . . . Il auroit la mine bien longue, s'il étoit instruit qu'à minuit... (*Il cherche dans sa poche vivement*). Eh bien ! qu'ai-je fait du papier ? Le voici. (*Il lit*). « Reçu de M. Fat, notaire, » les trois millions d'or spécifiés dans le bordereau ci-» dessus. A Paris, le . . . . . Almaviva ». C'est bon : je tiens la pupille et l'argent ! mais ce n'est point assez, et cet homme est foible : il ne finira rien pour le reste de sa fortune : la Comtesse lui en impose ; il la craint, l'aime encore... Elle n'ira point au couvent, si je ne les mets aux

prises, et ne les force à s'expliquer brutalement .... Diable ! ne risquons rien ce soir : un dénouement aussi scabreux ! en précipitant trop les choses, on se précipite avec elles... Il sera tems demain, quand j'aurai bien serré le doux lien sacramental qui va les enchaîner à moi. (*Il apprime ses deux mains sur sa poitrine*). Eh bien, maudite joie qui me gonfle le cœur, ne peux-tu donc te contenir ? Elle n'y étouffera, la fougueuse ; ou me livrera comme un sot, si je ne la laisse un peu évaporer pendant que je suis seul ici. Sainte et douce crédulité, l'époux te doit.... la magnifique dot ! Pâle déesse de la nuit, il te devra bientôt sa froide épouse ! fortune ! hymen ! Qui chantera l'épithalame ? Qui sera le poëte en état de la composer dignement ? (*Il frotte ses mains*). Begearss ! heureux Begearss ! pourquoi l'appellez-vous Begearss ? N'est-il pas plus d'à-moitié le comte Almaviva ? (*D'un ton terrible*). Encore un pas, Begearss, et tu l'es tout-à-fait. Oui : mais il faut auparavant... Le Figaro pèse sur ma poitrine ; car c'est lui qui l'a fait venir ... Le moindre trouble me perdroit .. Ce valet me porteroit ma heur !... C'est le plus clairvoyant coquin : allons, allons, qu'il parte avec son chevalier errant.

SCÈNE IV.

BEGEARSS, SUZANNE.

SUZANNE, *accourant, fait un cri d'étonnement.*

AH ! (*A part*). Ce n'est pas lui.

BEGEARSS.

Quelle surprise ! et qu'attendois-tu donc ?

SUZANNE *se remettant.*

Personne. On se croit seule ici.

BEGEARSS.

Puisque je t'y rencontre, un mot avant le comité.

SUZANNE.

Que parlez-vous de comité ? Réellement, depuis deux ans, on n'entend plus la langue de ce pays.

BEGEARSS *riant sardoniquement.*

Hé ! hé ! (*Il pétrit une prise de tabac dans sa boëte, d'un air content de lui*). Ce comité, ma chère, est une conférence entre la comtesse, son fils, notre jeune pupille et moi, sur le grand objet que tu sais.

SUZANNE.

Après la scène que j'ai vue, osez-vous encore l'espérer ?

BEGEARSS *bien fat.*

Oser l'espérer !... non, mais seulement je l'épouse ce soir.

SUZANNE *vivement.*

Malgré son amour pour Léon ?

BEGEARSS.

Bonne femme, qui me disoit : si vous faites cela, Monsieur ? . . .

SUZANNE.

Eh ! qui eût pu l'imaginer ?

BEGEARSS *prenant son tabac à plusieurs fois.*

Enfin que dit-on ? Parle-t-on ? Toi qui vis dans l'intérieur, qui as l'honneur des confidences, y pense-t-on du bien de moi ? Car c'est là le point important.

SUZANNE.

L'important seroit de savoir quel talisman vous employez pour dominer tous les esprits ? Monsieur ne parle de vous qu'avec enthousiasme ! Ma Maîtresse vous porte aux nues ! son fils n'a d'espoir qu'en vous seul : notre pupille vous révère.

BEGEARSS *secouant son jabot.*

Et toi, Suzanne, qu'en dis-tu ?

SUZANNE.

Ma foi, Monsieur, je vous admire ! Au milieu du désordre affreux que vous entretenez ici, vous seul êtes calme et tranquille : il me semble entendre un génie qui fait tout mouvoir à son gré.

BEGEARSS

Mon enfant, rien n'est plus aisé : d'abord il n'est que deux pivots sur qui roule tout dans le monde, la morale et la politique. La morale, tant soit peu mesquine, consiste à être juste et vrai ; elle est, dit-on, la clef de quelques vertus routinières.

SUZANNE.

Quant à la politique.

BEGEARSS, *avec chaleur, à lui-même.*

Ah ! c'est l'art de créer des faits : de dominer, en se jouant des évènemens et des hommes. L'intérêt est son but ; l'intrigue, son moyen ; toujours sobre de vérités. Ses vastes et riches conceptions sont un prisme qui éblouit. Aussi profonde que l'Ethna, elle brûle, et gronde longtems avant d'éclater en dehors : mais alors rien ne lui résiste. Elle exige de hauts talens. Le scrupule seul peut lui nuire : c'est le secret des négociateurs.

SUZANNE.

Si la morale ne vous échauffe pas, l'autre excite en vous un assez grand enthousiasme.

BEGEARSS, *averti, revient à lui.*

Eh !... ce n'est pas elle : c'est toi ! ta comparaison d'un génie... Le chevalier vient, laisse-nous.

SCÈNE V.

LÉON, BEGEARSS.

LÉON.

Monsieur Begearss, je suis au désespoir !

BEGEARSS *d'un ton protecteur.*

Qu'est-il arrivé, jeune ami ?

LÉON.

Mon père vient de me signifier avec une dureté, que j'eusse à faire sous deux jours tous les apprêts de mon départ pour Malthe. Point d'autre train, dit-il, que Figaro qui m'accompagne, et un valet qui courra devant nous.

BEGEARSS.

Cette conduite est en effet bizarre pour qui ne sait pas son secret. Mais nous qui l'avons pénétré, notre devoir est de le plaindre. Ce voyage est le fruit d'une frayeur bien excusable ! Malthe et vos vœux ne sont que le prétexte ; un amour qu'il redoute est son véritable motif.

LÉON *avec douleur.*

Mais, mon ami, puisque vous l'épousez ?

BEGEARSS *confidentiellement.*

Si son frère le croit utile : à suspendre un fâcheux départ, je ne verrois qu'un seul moyen....

LÉON.

Ah ! mon ami, dites-le moi.

BEGEARSS.

Ce seroit que madame votre mère vainquît cette timidité qui l'empêche avec lui d'avoir une opinion à elle : car sa douceur vous nuit bien plus que ne feroit un caractère trop ferme. Supposons qu'on lui ait donné quelque prévention injuste, qui a le droit, comme une mère, de rappeller un père à la raison ? Engagez-la de le tenter... non pas aujourd'hui... demain, sans y mettre de foiblesse.

LÉON.

Mon ami, vous avez raison : cette crainte est son vrai motif. Sans doute il n'y a que ma mère qui puisse le faire changer. La voici qui vient avec celle que je n'ose plus adorer. (*Avec douleur*). O mon ami ! rendez-la bienheureuse.

BEGEARSS *caressant.*

En lui parlant tous les jours de son frère.

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, FLORESTINE, BEGEARSS, SUZANNE, LÉON.

(*La Comtesse est coëffée, parée, portant une robe rouge et noire, et son bouquet de même couleur*).

LA COMTESSE.

SUZANNE, donne mes diamans. (*Suzanne va les chercher*).

BEGEARSS *affectant de la dignité.*

Madame, et vous, Mademoiselle, je vous laisse avec cet ami, je confirme d'avance tous ce qu'il va vous dire ; hélas ! ne pensez point au bonheur que j'aurai de vous appartenir à tous : votre repos doit seul vous occuper. Je n'y veux concourir que sous la forme que vous adopterez : mais soit que Mademoiselle accepte ou non mes offres, recevez ma déclaration que toute la fortune que je viens d'hériter, lui est destinée de ma part, dans un contrat, ou par testament ; je vais en faire dresser les actes. Mademoiselle choisira, après ce que je viens de dire ; il ne conviendra pas que ma présence ici gênât un parti qu'elle doit prendre en toute liberté. Mais quelqu'il soit, ô mes amis !... sachez qu'il est sacré pour moi : je l'adopte sans restriction.

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, LÉON, FLORESTINE.

LA COMTESSE, *le regardant aller.*

C'EST un ange envoyé du ciel pour réparer tous nos malheurs.

LÉON *avec douleur.*

O Florestine ! il faut céder ; ne pouvant être l'un à l'autre, nos premiers élans de douleur nous avoient fait jurer de n'être jamais à personne : j'accomplirai ce serment pour nous deux. Ce n'est pas vous perdre en entier, puisque je retrouve une sœur où j'espérois posséder une épouse : nous pourrons encore nous aimer.

SCÈNE

SCÈNE VIII.

Les mêmes, SUZANNE *apportant l'écrain.*

(*La Comtesse, en parlant, met ses boucles d'oreille, ses bagues, son brasselet, sans regarder*).

LA COMTESSE.

FLORESTINE épouse Begearss, ses procédés l'en rendent digne ; et puisque cet hymen fait le bonheur de ton parain, il faut l'achever aujourd'hui. (*Suzanne sort*).

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, LÉON, FLORESTINE.

LA COMTESSE *à Léon.*

NOUS, mon fils, ne sachons jamais ce que nous devons ignorer. Tu pleures Florestine ?

FLORESTINE *pleurant.*

Ayez pitié de moi, Madame ! Eh ! comment soutenir autant d'assauts en un seul jour ? A peine j'apprends qui je suis, qu'il faut renoncer à moi-même, et me livrer... Je meurs de douleur et d'effroi ; dénuée d'objections contre Monsieur Begearss, je sens mon cœur à l'agonie, en pensant qu'il peut devenir... Cependant il le faut : il faut me sacrifier au bien de ce frère chéri, à son bonheur que je ne puis plus faire. Vous dites que je pleures ! ah ! je fais plus pour lui, que si je lui donnois ma vie. Maman, ayez pitié de nous, bénissez vos enfans : ils sont bien malheureux. (*Ils se jettent à genoux*).

LA COMTESSE.

Je vous bénis, mes enfans. Ma Florestine, je t'adopte. Si tu savois à quel point tu m'es chère. Tu seras heureuse, ma fille, et du bonheur de la vertu : celui-là peut te dédommager des autres.

FLORESTINE.

Mais croyez-vous, maman, que mon dévouement le ramène à Léon, à son fils ? Car il ne faut pas se flatter : son injuste prévention va quelque fois jusqu'à la haine.

LA COMTESSE.

Chère fille, j'en ai l'espoir.

LÉON.

C'est l'avis de Monsieur Begearss. Il me l'a dit : mais il m'a dit aussi qu'il n'y a que maman qui puisse opérer ce miracle. Aurez-vous donc la force de lui parler en ma faveur ?

LA COMTESSE.

Je l'ai tenté souvent, mon fils, mais sans aucun fruit apparent.

LÉON.

O ma digne maman, c'est votre douceur qui m'a nui : la crainte de le contrarier vous a trop empêché d'user de la juste influence que vous donne votre vertu, et le respect profond dont vous êtes entourée. Si vous lui parliez avec force, il ne vous résisteroit.

LA COMTESSE.

Vous le croyez, mon fils : je vais l'essayer devant vous. Vos reproches m'affligent presqu'autant que son injustice. Mais pour que vous ne gêniez pas le bien que je dirai de vous, mettez-vous dans mon cabinet : vous entendrez plaider de-là une cause aussi juste. Vous n'accuserez plus une mère de manquer d'énergie, quand il faut défendre son fils. (*Elle sonne*). Florestine, la décence ne te permet pas de rester : va t'enfermer : demande au ciel qu'il m'accorde quelque succès, et rende enfin la paix à ma famille désolée. (*Florestine sort*).

SCÈNE X.

SUZANNE, LA COMTESSE, LÉON.

SUZANNE.

Que veut Madame, elle a sonné ?

LA COMTESSE.

Prie Monsieur, de ma part, de passer un moment ici.

SUZANNE.

Madame, vous me faites trembler ! Ciel ! que va-t-il donc se passer ? Quoi ! Monsieur, qui ne vient jamais sans . . . .

LA COMTESSE.

Fais ce que je te dis, Suzanne, et ne prends nul souci du rete.

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, LÉON.

LA COMTESSE.

Vous allez voir, mon fils, si votre mère est foible, en défendant vos intérêts. Mais laissez-moi me recueillir, me préparer par la prière à cet important plaidoyer.

SCÈNE XII.

LA COMTESSE *un genoux sur un fauteuil.*

CE moment me semble terrible comme le jugement dernier ; mon sang est prêt à s'arrêter. O mon Dieu ! donnez-moi la force de frapper au cœur de mon époux. (*Plus bas*). Vous seul connoissez les motifs qui m'ont fermé la bouche. Ah ! s'il ne s'agissoit du bonheur de mon fils ! Vous savez, ô mon Dieu ! si j'osois dire un seul mot pour moi ! Mais enfin, s'il est vrai qu'une faute, pleurée vingt ans, ait obtenu de vous un pardon généreux, comme un sage ami m'en assure, ô mon Dieu ! donnez-moi la force de frapper au cœur de mon époux.

SCÈNE XIII.

LA COMTESSE, LE COMTE, LEON *caché.*

LE COMTE *sèchement.*

MADAME, on dit que vous me demandez ?

LA COMTESSE.

J'ai cru, Monsieur, que nous serions plus libres dans ce cabinet, que chez vous.

LE COMTE.

M'y voilà, Madame, parlez.

LA COMTESSE *tremblante.*

Asseyons-nous, Monsieur, je vous en conjure : et prêtez-moi votre attention.

LE COMTE *impatient.*

Non, j'entendrai debout : vous savez qu'en parlant je ne saurois rester en place.

LA COMTESSE *s'asseyant, et parlant bas.*

Il s'agit de mon fils, Monsieur.

LE COMTE *brusquement.*

De votre fils, Madame ?

LA COMTESSE

Et quel autre intérêt pourroit vaincre ma répugnance à engager un entretien que vous ne cherchez jamais ? Mais je viens de le voir dans un état à faire compassion ! l'esprit troublé, le cœur serré de l'ordre que vous lui donnez de partir sur-le-champ, sur-tout du ton de dureté qui accompagne cet œil. Eh ! comment a-t-il encouru la disgrace d'un p... d'un homme aussi juste ! Depuis qu'un exécrable duel nous a ravi notre autre fils . . .

LE COMTE *avec douleur.*

Ah ! . . .

LA COMTESSE.

Celui-ci, qui jamais ne dut connoître le chagrin, a redoublé de soins et d'attentions pour adoucir l'amertume des nôtres.

LE COMTE *se promenant.*

Ah!

LA COMTESSE.

Le caractère emporté de son frère, son désordre, ses goûts et sa conduite déréglée nous en donnoient souvent de bien cruels! le ciel sévère, mais sage en ses décrets, en nous privant d'un tel enfant, nous en a peut-être épargné de plus cuisans à l'avenir.

LE COMTE *se promenant plus vîte.*

Ah! ah!..

LA COMTESSE.

Mais enfin celui qui nous reste a-t-il jamais manqué à ses devoirs? Jamais le plus léger reproche fut-il mérité de sa part? Exemple des hommes de son âge, il a l'estime universelle, il est aimé, recherché, consulté : son p... protecteur naturel, mon époux seul paroît avoir les yeux fermés sur un mérite transcendant, dont l'éclat frappe tout le monde. (*Le comte se promène plus vîte sans parler; la comtesse, prenant courage de son silence, continue d'un ton plus ferme, et l'élève par dégré*). En tout autre sujet, Monsieur, je tiendrois à fort grand honneur de vous soumettre mon avis, de modeler ma foible opinion sur la vôtre : mais il s'agit d'un fils... (*Le comte s'agite*). Quand il avoit un frère aîné, l'orgueil d'un très-grand nom le condamnoit au célibat, l'ordre de Malthe étoit son sort! Le préjugé semblait alors couvrir l'injustice de ce partage entre deux fils égaux en droits.

LE COMTE *à part, d'un ton étouffé.*

Egaux en droits!...

LA COMTESSE.

Mais depuis deux années qu'un accident affreux... les lui a tous transmis, n'est-il pas étonnant que vous n'ayez rien entrepris pour le relever de ses vœux? Il est de notoriété que vous n'avez quitté l'Espagne que pour dénaturer vos biens, par la vente ou par des échanges. Si c'est pour l'en priver, Monsieur, la haîne ne va pas plus loin! Puis vous le chassez, et semblez lui fermer la maison p... par vous habitée; permettez-moi de vous le dire, un traitement aussi étrange est sans excuse aux yeux de la raison : qu'a-t-il fait pour le mériter?

LE COMTE.

Ce qu'il a fait?

LA COMTESSE *effrayée.*

Je voudrois bien, Monsieur, ne pas vous offenser.

LE COMTE *plus fort.*

Ce qu'il a fait, Madame ? Et c'est vous qui le demandez.

LA COMTESSE *en désordre.*

Monsieur, Monsieur, vous m'effrayez beaucoup.

LE COMTE *avec fureur.*

Puisque vous avez provoqué l'explosion qu'un respect humain enchaînoit, vous entendrez son arrêt et le vôtre.

LA COMTESSE *troublée.*

Ah ! Monsieur. Ah ! Monsieur.

LE COMTE.

Vous demandez ce qu'il a fait ?

LA COMTESSE *levant les bras.*

Non, Monsieur, ne me dites rien !

LE COMTE *hors de lui.*

Rappellez-vous, femme perfide, ce que vous avez fait vous-même, et comment, recevant un adultère dans vos bras, vous avez mis dans ma maison cet enfant étranger que vous osez nommer mon fils.

LA COMTESSE *au désespoir.*

Laissez-moi m'enfuir, je vous prie.

LE COMTE *la clouant sur son fauteuil.*

Non, vous ne fuirez pas, vous n'échapperez point à la conviction qui vous presse : connoissez-vous cette écriture ? Elle est tracée de votre main coupable ; et ces caractères sanglans, qui lui servirent de réponse.

LA COMTESSE *anéantie.*

Je vais mourir. Je vais mourir.

LE COMTE *avec force.*

Non, non : vous entendrez les traits que j'en ai soulignés ! (*Il lit*). « Malheureux insensé, notre sort est » rempli ; votre crime, le mien, reçoit sa juste punition. » Aujourd'hui jour de Saint-Léon, patron de ce lieu, et le » vôtre, je viens de mettre au monde un fils, mon reproche » et mon désespoir ». (*Il parle*). Et cet enfant est né le jour de Saint-Léon, plus de dix mois après mon départ pour la Vera-Crux. (*Pendant qu'il lit très-fort, on entend la comtesse égarée, dire des mots coupés qui partent du délire.*

LA COMTESSE *priant, les mains jointes.*

Grand Dieu ! tu ne permets donc pas que le crime le plus caché demeure impuni.

LE COMTE.

Et de la main du corrupteur : « l'ami qui vous rendra » ceci, quand je ne serai plus, est sûr ».

LA COMTESSE *priant.*

Frappe, mon Dieu, car je l'ai bien mérité.

LE COMTE *lit.*

» Si la mort d'un infortuné vous inspiroit un reste de

» pitié, parmi les noms qu'on va donner à l'héritier d'un » autre... »

LA COMTESSE *pleurant.*

Accepte l'horreur que j'éprouve en expiation de mon crime.

LE COMTE *lit.*

» Puis-je espérer que le nom de Léon ». (*Il parle*). Et ce fils s'appelle Léon.

LA COMTESSE *égarée, les yeux fermés.*

O Dieu ! mon crime fut bien grand, s'il égala ma punition. Que ta volonté s'accomplisse !

LE COMTE *plus fort.*

Et couverte de cet opprobre, vous osez me demander compte de mon éloignement pour lui ?

LA COMTESSE *priant toujours.*

Qui suis-je pour m'y opposer, quand ton bras s'appésantit ?

LE COMTE.

Et lorsque vous plaidez pour l'enfant de ce malheureux, vous avez au bras un portrait ? . . .

LA COMTESSE *détachant le brasselet, le regarde.*

Monsieur, Monsieur, je le rendrai ; je vois que je n'en suis plus digne. (*Dans le plus grand égarement*). Ciel ! que m'arrive-t-il ? Ah ! je perds la raison ! ma conscience troublée fait naître des fantômes ! Réprobation anticipée!.. Je vois ce qui n'existe pas, ce qui n'est plus : c'est lui qui me fait signe de le suivre, d'aller le joindre au tombeau ?

LE COMTE *effrayé.*

Comment ! eh bien ! non, ce n'est pas...

LA COMTESSE.

Ombre terrible, éloigne-toi !

LE COMTE *crie.*

Ce n'est pas ce que vous croyez.

LA COMTESSE *jette le brasselet à terre.*

Attends : oui, je t'obéirai.

LE COMTE *plus troublé.*

Madame, écoutez-moi . . .

LA COMTESSE.

J'irai : je t'obéis... Je meurs... (*Elle reste évanouie*).

LE COMTE *effrayé, ramasse le brasselet.*

J'ai passé la mesure... elle se trouve mal... ah ! Dieux ! courrons lui chercher du secours. (*Il s'enfuit ; les convulsions de la douleur font glisser la Comtesse à terre*).

SCÈNE XIV.

LÉON *accourt ;* LA COMTESSE *évanouie.*

LÉON.

O MA MÈRE !... ma mère !... c'est moi qui te donne la mort. (*Il l'enlève et la remet sur son fauteuil*). Que ne suis-je parti sans rien exiger de personne ? J'aurois prévenu ces horreurs.

SCÈNE XV.

LE COMTE, SUZANNE, LA COMTESSE, LÉON.

LE COMTE, *rentrant, s'écrie.*

ET son fils !...

LÉON *égaré.*

Elle est morte. Ah ! je ne lui survivrai pas. (*Il l'embrasse*).

LE COMTE *effrayé.*

Des sels, des sels ; Suzanne, un million, si vous la sauvez.

LÉON.

O malheureuse mère !

SUZANNE.

Madame, respirez ce flacon : soutenez-la, Monsieur, je vais tâcher de la desserrer.

LE COMTE *égaré.*

Romps tout, arrache tout. Ah ! j'aurois dû la ménager.

LÉON *criant.*

Elle est morte ! elle est morte !

SCÈNE XVI.

Les mêmes, FIGARO.

FIGARO *accourant.*

AH ! qui morte ? Madame ! Appaisez donc ces cris : c'est vous qui la ferez mourir. (*Il lui prend le bras*). Non, elle ne l'est pas : ce n'est qu'une suffocation, le sang qui monte avec violence ; sans perdre de tems, il faut la soulager ; je vais chercher ce qu'il me faut.

LE COMTE *hors de lui.*

Des ailes, Figaro, ma fortune est à toi.

FIGARO.

J'ai bien besoin de vos promesses, lorsque Madame est en péril.

SCÈNE XVII.

LE COMTE, LÉON, LA COMTESSE, SUZANNE.

LÉON *lui tenant le flacon sous le nez.*

SI l'on pouvoit la faire respirer !... ô Dieu ! rends-moi ma malheureuse mère !.. La voilà qui revient...

SUZANNE *pleurant.*

Madame, allons, Madame !..

LA COMTESSE *revenant à elle.*

Ah ! qu'on a de peine à mourir !

LÉON *sanglottant.*

Non, Maman, vous ne mourrez pas.

LA COMTESSE *égarée.*

O ciel ! entre mes juges, entre mon époux et mon fils ! Tout est connu... et criminelle envers tous deux ! (*Elle se jette à terre et se prosterne*). Vengez-vous l'un et l'autre ; il n'est plus de pardon pour moi. Mère coupable, épouse indigne, un instant nous a tous perdus : j'ai mis le déshonneur dans ma famille ; j'allumai la guerre intestine entre le père et les enfans. Ciel juste ! il falloit bien que ce crime fût découvert. Puisse ma mort expier mon forfait.

LE COMTE.

Non, revenez à vous ; votre douleur a déchiré mon ame. Asseyons-là, Leon, mon fils (*Léon fait un grand mouvement*). Susanne, asseyons-la. (*Ils la mettent sur son fauteuil*).

SCÈNE XVIII.

Les mêmes, FIGARO.

FIGARO *accourant.*

ELLE a repris connoissance ?

SUZANNE *désespérée.*

Ah ! Dieu ! j'étouffe aussi.

LE COMTE *crie.*

Figaro, vos secours.

FIGARO *étouffé.*

Un moment, calmez-vous : son état n'est plus si pressant. Moi qui étois dehors, grand Dieu ! je suis rentré bien à propos... Elle m'avoit fort effrayé ! allons, Madame, du courage.

LA COMTESSE *renversée.*

Dieu de bonté, fais que je meurs.

LÉON *en l'asseyant.*

Non, Maman, vous ne mourrez point, et nous réparerons nos torts. Monsieur, vous que je n'outragerai plus en vous donnant un autre nom, reprenez vos titres, vos biens : je n'y avois nuls droits. Hélas ! je l'ignorois. Mais par pitié, n'écrasez point d'un déshonneur public, cette infortunée qui fut votre... Une erreur, expiée par vingt années de larmes, est-elle encore un crime, alors qu'on fait justice ? Ma mère et moi nous nous bannissons de chez vous.

LE COMTE *exalté.*

Jamais vous n'en sortirez.

LÉON.

Un couvent sera sa retraite : et moi, sous le nom de Léon, sous le simple habit d'un soldat, je défendrai la liberté de notre nouvelle patrie ; inconnu, je mourrai pour elle, ou je la servirai en zélé citoyen. (*Suzanne pleure dans un coin ; Figaro absorbé dans l'autre*).

LA COMTESSE *péniblement.*

Léon, mon cher enfant, ton courage me rend à la vie ; je puis encore la supporter, puisque mon fils a la vertu de ne pas détester sa mère ; cette fierté dans le malheur sera ton noble patrimoine ; il m'épousa sans biens ; n'exigeons rien de lui : le travail de mes mains soutiendra ma foible existance, et toi tu soutiendras l'Etat.

LE COMTE.

Non, Rosine, jamais : c'est moi qui suis le vrai coupable ; de combien de vertus je privois ma vieillesse ?

LA COMTESSE.

Vous en serez enveloppé : Florestine et Begearss vous restent : Florestine, votre fille, l'enfant chéri de votre cœur.

LE COMTE.

Comment ! d'où savez-vous ? Qui vous l'a dit ?

LA COMTESSE.

Monsieur, donnez-lui tous vos biens : mon fils et moi n'y mettrons point d'obstacles. Son bonheur vous consolera. Mais avant de nous séparer, que j'obtienne du moins une grace ! apprenez-moi comment vous êtes possesseur d'une terrible lettre que je croyois brûlée avec les autres ? Quelqu'un m'a-t-il trahie.

FIGARO *s'écriant.*

Oui, l'infâme Begearss ! Je l'ai surpris tantôt, qui la remettoit à Monsieur.

LE COMTE *parlant vite.*

Non, je la dois au seul hasard : ce matin, lui et moi, pour un tout autre objet, nous examinions votre écrain,

sans nous douter qu'il y eut un double fond ; dans le débat et sous ses doigts, le secret s'est ouvert soudain à son grand étonnement. Il a cru le coffre brisé.

FIGARO *criant plus fort.*

Son étonnement d'un secret ? Le monstre ! c'est lui qui l'a fait faire !

LE COMTE.

Est-il possible ?

LA COMTESSE.

Il est trop vrai !

LE COMTE.

Des papiers frappent nos regards : il en ignoroit l'existance, et quand j'ai voulu les lui lire, il a refusé de les voir.

SUZANNE *s'écriant.*

Il les a lues cent fois avec Madame.

LE COMTE.

Est-il vrai ? Les connoissoit-il ?

LA COMTESSE.

Ce fut lui qui me les remit, qui me les apporta de l'armée, lorsqu'un infortuné mourut.

LE COMTE.

Cet ami sûr, instruit de tout.

FIGARO, LA COMTESSE, SUZANNE.

C'est lui.

LE COMTE.

O scélératesse infernale ! avec quel art il m'avoit engagé ! A présent, je sais tout.

FIGARO.

Vous le croyez.

LE COMTE.

Je connois son affreux projet ; mais, pour en être plus certain, déchirons le voile entier. Par qui savez-vous donc ce qui touche ma Florestine ?

LA COMTESSE *vite.*

Lui seul m'en a fait confidence.

LÉON *vite.*

Il me l'a dit sous le secret.

SUZANNE *vite.*

Il me l'a dit aussi.

LE COMTE.

O monstre ! et moi j'allois la lui donner ! mettre ma fortune entre ses mains !

FIGARO *vivement.*

Plus d'un tiers y seroit déjà, si je n'avois porté, sans vous le dire, vos trois millions d'or en dépôt chez M. Fat. Vous alliez l'en rendre maître : heureusement que je m'en suis douté. Je vous ai donné son reçu.

LE COMTE.

Qu'un scélérat vient de m'enlever, pour en aller toucher la somme.

FIGARO.

O proscription sur moi ! si l'argent est remis, tout ce que j'ai fait est perdu. Je cours chez M. Fat. Dieu veuille qu'il ne soit pas trop tard.

LE COMTE *à Figaro.*

Le traître n'y peut être encore.

FIGARO.

S'il a perdu un tems, nous le tenons. J'y cours.

LE COMTE *vivement.*

Mais, Figaro, que le fatal secret dont ce moment vient de t'instruire, reste enseveli dans ton sein.

FIGARO *avec sensibilité.*

Mon maître, il y a vingt ans qu'il est dans ce sein-là, et dix ans que je travaille à empêcher qu'un monstre en abuse : attendez sur-tout mon retour, avant de prendre aucun parti.

LE COMTE *vivement.*

Penseroit-il se disculper ?

FIGARO.

Il fera tout pour le tenter. (*Il tire une lettre de sa poche*). Mais voici le préservatif. Lisez le contenu de cette épouvantable lettre : le secret de l'enfer est là : vous me saurez bon grè d'avoir tout fait pour me la procurer. (*Il lui remet la lettre de Begearss*). Suzanne, des gouttes à ta maîtresse : tu sais comment je les prépare. (*Il lui donne un flacon*). Passez-la sur la chaise longue, et le plus grand calme autour d'elle. Monsieur, au moins, ne recommencez pas : elle s'éteindroit dans nos mains.

LE COMTE *exalté.*

Recommencer ? Je me ferois horreur.

FIGARO *à la Comtesse.*

Vous l'entendez, Madame ? Le voilà dans son caractère ! et c'est mon maître que j'entends. Ah ! je l'ai toujours dit de lui : la colère chez les bons cœurs n'est qu'un besoin de pardonner. (*Il s'enfuit ; le Comte et Léon la prennent sous les bras ; ils sortent tous.*

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

(*Décoration du premier Acte*).

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, LA COMTESSE, LÉON, SUZANNE.

LÉON *soutenant sa mère.*

IL fait trop chaud dans l'appartement intérieur, Suzanne, avance une bergère (*La Comtesse s'assied*).

LE COMTE *attendri, arrangeant les coussins.*

Êtes-vous bien assise ? Eh quoi ! pleurer encore ?

LA COMTESSE *accablée.*

Ah ! laissez-moi verser ces larmes de soulagement : ces récits affreux m'ont brisée ! cette infâme lettre sur-tout...

LE COMTE *délirant.*

Marié en Irlande, il épousoit ma fille ! et tout mon bien, placé sur la banque de Londres, eût fait vivre un repentir affreux, jusqu'à la mort du dernier de nous tous!.. Eh ! qui sait, grand Dieu.... Quels moyens....

LA COMTESSE.

Homme infortuné, calmez-vous. Mais il est tems de faire descendre Florestine. Elle avoit le cœur si serré de ce qui devoit lui arriver ! Vas la chercher, Suzanne, et ne l'instruis de rien.

LE COMTE.

Ce que j'ai dit à Figaro, Suzanne, étoit pour vous comme pour lui.

SUZANNE.

Monsieur, celle qui vit Madame pleurer, prier, pendant vingt ans, a trop gémi de ses douleurs, pour rien faire qui les accroisse.

SCÈNE II.

LE COMTE, LA COMTESSE, LÉON.

LE COMTE *avec un vif sentiment.*

AH ! Rosne, sechez vos pleurs, et maudit soit qui vous affligera !

LA COMTESSE.

Mon fils, embrasse les genoux de ton bienfaiteur, et rends-lui grace pour ta mère.

LE COMTE *le relève.*

Oublions le passé, Léon : gardons le silence, et n'émouvons plus votre mère : Figaro a demandé du calme. Ah ! respectons sur-tout la jeunesse de Florestine, en lui cachant soigneusement les causes de cet accident.

SCÈNE III.

Les mêmes, FLORESTINE, SUZANNE.

FLORESTINE.

Mon Dieu, Maman, qu'avez-vous donc ?

LA COMTESSE.

Rien que d'agréable à t'apprendre, et ton parain va t'en instruire.

LE COMTE.

Hélas ! ma Florestine, je frémis du péril où j'allois plonger ta jeunesse. Grace au ciel qui dévoile tout, tu n'épouseras point Begearss : non, tu ne seras point la femme du plus épouvantable ingrat !...

FLORESTINE.

Ah ! ciel ! Léon.

LÉON.

Ma sœur, il nous a tous joués.

FLORESTINE *au Comte.*

Sa sœur !

LE COMTE.

Il nous trompoit les uns par les autres, et tu étois le prix de ses horribles perfidies ! je vais le chasser de chez moi.

LA COMTESSE.

L'instinct de ta fraveur te servoit mieux que nos lumières. Aimable enfant, rends grace au ciel qui te sauve d'un tel danger.

LÉON.

Ma sœur, il nous a tous joués.

FLORESTINE.

Monsieur, il m'appelle sa sœur.

LA COMTESSE.

Oui, Florestine, tu es à nous : c'est là votre secret chéri. Voilà ton père, voilà ton frère, et moi je suis ta mère pour la vie. Ah ! garde-toi de l'oublier jamais. (*Elle tend la main au comte*). Almaviva, pas vrai qu'elle est ma fille ?

LE COMTE.

Et lui, mon fils : voilà nos deux enfans ! (*Tous se serrent dans les bras l'un de l'autre.*)

SCÈNE IV.

Les mêmes, FIGARO, M. FAT.

FIGARO *accourant, et jettant son manteau.*

MALÉDICTION ! il a le porte feuille. J'ai vu le traître l'emporter, quand je suis entré chez Monsieur.

LE COMTE.

Monsieur Fat, vous vous êtes pressé !

FAT.

Non, Monsieur, au contraire : il est resté plus d'une heure avec moi, m'a fait achever le contrat, y insérer la donation qu'il fait ; puis il m'a remis mon reçu au bas duquel étoit le vôtre, en me disant que la somme est à lui, qu'elle est un fruit d'hérédité qu'il vous a remise en confiance.

LE COMTE.

O scélérat ! il n'oublie rien.

FIGARO.

Que de trembler sur l'avenir.

FAT.

Avec ces éclaircissemens, ai-je pu refuser le porte-feuille qu'il exigeoit ? Ce sont trois millions au porteur. Si vous rompez ce mariage, et qu'il veuille garder l'argent, c'est un mal presque sans remède.

LE COMTE *avec véhémence.*

Que tout l'or du monde périsse, et que je sois débarrassé de lui.

FIGARO *mettant son chapeau sur un fauteuil.*

Dussai-je être pendu, il n'en gardera pas une obole. (*A Suzanne*). Veille au dehors, Suzanne. (*Elle sort*).

FAT.

Avez-vous un moyen de lui faire avouer devant de bons témoins, qu'il tient ce trésor de Monsieur ? Sans cela, je défie qu'on puisse le lui arracher.

FIGARO.

S'il apprend par son allemand ce qui se passe dans l'hôtel, il n'y rentrera plus.

LE COMTE *vivement.*

Tant mieux : c'est ce que je veux. Ah ! qu'il garde le reste.

FIGARO *vivement.*

Lui laisser par dépit l'héritage de vos enfans : ce n'est point vertu, c'est foiblesse.

LÉON *fâché.*

Figaro !

FIGARO *plus fort.*

Je ne m'en dédis point. (*Au Comte*). Qu'obtiendra donc de vous l'attachement, si vous payez ainsi la perfidie?

LE COMTE *se fâchant.*

Mais l'entreprendre sans succès, c'est lui ménager un triomphe.

SCÈNE V.

Les mêmes, SUZANNE.

SUZANNE.

MONSIEUR Begearss, qui rentre.

SCÈNE VI.

Les mêmes, hors Suzanne.

LE COMTE *hors de lui.*

OH traître!

FIGARO, *très-vite.*

On ne peut plus se concerter; mais si vous m'écoutez et me secondez tous pour lui donner une sécurité profonde, j'engage ma tête au succès.

FAT.

Vous allez lui parler du porte-feuille et du contrat!

FIGARO, *très-vite.*

Non pas, il en sait trop pour l'entamer si brusquement; il faut l'amener de plus loin à faire un aveu volontaire. (*Au Comte*). Feignez de vouloir me chasser.

LE COMTE.

Mais, mais pourquoi?

SCÈNE VII.

Les mêmes, SUZANNE, BEGEARSS.

SUZANNE *accourant.*

M. BEGEA A A A ARSS! (*Elle se range près de la Comtesse. Begearss montre une grande surprise*).

FIGARO *s'écriant en le voyant.*

M. Begearss! (*humblement*) Eh bien! ce n'est qu'une humiliation de plus; puisque vous attachez à l'aveu de mes torts le pardon que je sollicite, j'espère que Monsieur ne sera pas moins généreux.

BEGEARSS *étonné.*

Qu'y a-t-il donc? je vous trouve assemblés!

LE COMTE *brusquement.*

Pour chasser un sujet indigne...

BEGEARSS *plus surpris, voyant le notaire.*

Et M. Fat?

FAT.

Vous voyez qu'on ne perd pas de tems. Tout concours avec vous...

BEGEARSS *à part.*

Ah! ah!..

LE COMTE *à Figaro.*

Pressez-vous : cela me fatigue. (*Pendant cette scène Begearss les examine l'un après l'autre, avec la plus grande attention.*

FIGARO, *suppliant, au Comte.*

Puisque la feinte est inutile, achevons nos tristes aveux... Oui, pour nuire à M. Begearss, je répète avec confusion que je me suis mis à l'épier, le suivre et troubler partout : (*au Comte*) car Monsieur n'avoit pas sonné lorsque je suis entré chez lui pour savoir ce que l'on y faisoit du coffre aux brillans de madame, que j'ai trouvé là tout ouvert.

BEGEARSS.

Certes, à mon grand regret!

LE COMTE *à part.*

Quelle audace!

FIGARO *le tirant par l'habit.*

Ah! mon maître.

FAT.

Monsieur!..

BEGEARSS, *à part, au Comte.*

Modérez-vous, où nous ne saurons rien. (*Le comte frappe du pied. Begearss l'examine*).

FIGARO, *soupirant, au Comte.*

C'est ainsi que sachant que Madame étoit enfermée avec lui pour brûler certains papiers dont je connoissois l'importance, je vous ai fait venir subitement.

BEGEARSS.

Vous l'avois-je dit? (*Le Comte mord son mouchoir de fureur*)

SUZANNE, *bas à Figaro.*

Achève, achève.

FIGARO.

Enfin, vous voyant tous d'accords, j'avoue que j'ai fait l'impossible pour provoquer entre Madame et vous, la vive explication qui n'a pas eu la fin que j'espérois.

LE COMTE.

Finissez-vous ce plaidoyer?

FIGARO, *bien humble.*

Hélas! je n'ai plus rien à dire, puisque c'est cette explication

explication qui a fait chercher Monsieur pour finir ici le contrat. L'heureuse étoile de M. Begearss a triomphé de mes artifices... Mon maître, en faveur de trente ans..!

LE COMTE *avec humeur et marchant vite.*

Ce n'est pas à moi de juger.

FIGARO.

Monsieur Begearss !...

BEGEARSS.

Qui ? moi, mon cher ami. Je ne comptois guères vous avoir tant d'obligations. (*Elevant le ton*). Voir mon bonheur accéléré par le coupable effort destiné à me le ravir ! (*A Léon et Florestine*) O jeunes gens, quelle leçon ! marchons avec candeur dans les sentiers de la vertu; voyez que tôt ou tard l'intrigue est la perte de son auteur.

FIGARO *prosterné.*

Ah ! oui.

BEGEARSS *au Comte.*

Monsieur, pour cette fois encore....

LE COMTE *durement à Begearss.*

C'est là votre arrêt.... j'y souscris.

FIGARO *ardemment.*

Monsieur Begearss, je vous le dois ; mais je vois M. Fat pressé d'achever le contrat.

LE COMTE *brusquement.*

Les articles m'en sont connus.

FAT.

Hors celui-ci : je vais vous lire la donation que Monsieur fait... (*Il cherche l'endroit*). M M. M. Messire James Honoré Begearss.... Ah ! (*Il lit*). « Et pour donner à la demoiselle, future épouse, une preuve non équivoque de son attachement pour elle, ledit seigneur futur époux, lui fait donation entière de tous les grands biens qu'il possède; consistant aujourd'hui (*Il appuie*) (ainsi qu'il le déclare et les a exhibés à nous notaire soussignés) en trois millions d'or ici joints en bons effets au porteur. (*Il tend la main en lisant*).

BEGEARSS.

Les voilà dans ce porte-feuille. (*Il donne le porte-feuille à Fat*). Il manque deux milliers de louis, que je viens d'en ôter pour les apprêts de noces.

FIGARO *montrant le Comte.*

Monsieur a décidé qu'il payeroit tout : j'ai l'ordre.

BEGEARSS, *tirant les effets, les donne au notaire.*

En ce cas, enregistrez-les : que la donation soit entière!

FAT *met les effets au porte-feuille.*

Monsieur va tout additionner, pendant que nous achevrons. (*Il donne le porte-feuille à Figaro*).

FIGARO, *tenant le porte-feuille ouvert, et appercevant les effets.*

Et moi, j'éprouve qu'un bon repentir est comme toute bonne action, qu'il porte aussi la récompense.

BEGEARSS.

En quoi ?

FIGARO.

J'ai le bonheur de m'assurer qu'il est ici plus d'un homme généreux. Oh ! que le ciel comble les vœux de deux amis aussi parfaits ! nous n'avons nul besoin d'écrire. (*Au Comte*) Ce sont vos effets au porteur, oui, Monsieur, je les reconnois : entre M. Begearss et vous, c'est un combat de générosité ; l'un donne ses biens à l'époux, l'autre les rend à sa future. Monsieur, Mademoiselle, ah ! quel bienfaisant protecteur, et que vous allez le chérir ! mais que dis-je ? L'enthousiasme m'auroit-il fait commettre une indiscrétion offensante. (*Tout le monde garde le silence*).

BEGEARSS *prend son parti.*

Elle ne peut être pour personne, si mon ami ne le désavoue pas ; s'il met mon ame à l'aise, en me permettant d'avouer que je tiens de lui ces effets, celui-là n'a pas un cœur que la gratitude fatigue, et cet aveu manquoit à ma satisfaction. (*Montrant le Comte*). Je lui dois bonheur et fortune ; et quand je les partage avec sa digne fille, je ne fais que lui rendre ce qui lui appartient de droit : l'honneur de le mettre à ses pieds moi-même, en signant notre heureux contrat. (*Il veut le prendre*).

FIGARO *sautant de joie.*

Messieurs, vous l'avez entendu ! vous témoignerez s'il le faut. Mon maître, voilà vos effets : donnez-les à leur détempteur, si votre cœur l'en juge digne. (*Il lui remet le porte-feuille*).

LE COMTE *à Begearss se levant.*

Grand Dieu ! les lui donner ! Homme cruel, sortez de ma maison : l'enfer n'est pas si profond que vous. Grace à ce bon vieux serviteur, mon imprudence est réparée : sortez à l'instant de chez moi.

BEGEARSS.

O mon ami, vous êtes encore trompé !

LE COMTE.

Et cette lettre, monstre, m'abuse-t-elle aussi ?

BEGEARSS *furieux arrache la lettre au Comte.*

Ah ! je suis joué ; mais j'en aurai raison.

LÉON.

Laissez en paix une famille que vous avez remplie d'horreur.

BEGEARSS.

Jeune insensé ! c'est toi qui vas payer pour tous : je t'appelle au combat.

LÉON.

J'y cours.

LE COMTE.

Léon.

LA COMTESSE.

Mon fils.

FLORESTINE.

Mon frère.

LE COMTE.

Léon, je vous défends. (*A Begearss*). Vous vous êtes rendu indigne de l'honneur que vous demandez. Ce n'est point par cette voie-là qu'un homme comme vous doit terminer sa vie.

FIGARO *arrêtant vivement Léon.*

Non, jeune homme, vous n'irez point : Monsieur votre père a raison, et l'opinion est réformée sur cette horrible frénésie. On ne combattra plus ici que les ennemis de la patrie : laissez-le en proie à sa fureur ; et s'il ose vous attaquer, défendez-vous comme d'un assassin. Personne ne trouve mauvais que l'on tue une bête enragée ; mais il se gardera de l'oser ! l'homme capable de tant d'horreurs, doit être aussi lâche que vil.

BEGEARSS *hors de lui.*

Malheureux !

LE COMTE *frappant du pied.*

Nous laisserez-nous enfin ! car c'est un supplice de vous voir.

BEGEARSS.

Oui, morbleu ! je vous laisse : mais j'ai la preuve en main de votre infâme trahison. Vous n'avez demandé l'agrément de Sa Majesté pour échanger vos biens d'Espagne, que pour être à portée de troubler sans péril l'autre côté des Pyrénées.

LE COMTE.

Ah ! le monstre, que dit-il ?

BEGEARSS.

Ce que je vais dénoncer à Madrid. N'y eût-il que le buste de Wassington, dans votre cabinet ? J'y fais confisquer tous vos biens.

FIGARO *criant.*

Certainement le tiers au dénonciateur.

BEGEARSS.

Mais pour que vous n'échangiez rien, je cours chez notre ambassadeur, arrêter dans ses mains l'agrément de Sa Majesté, que l'on attend par le courrier. (*Le Comte au désespoir se laisse aller dans un fauteuil*).

LÉON *furieux.*

Vas-y donc, scélérat.

FIGARO *tirant un paquet de sa poche.*

L'agrément du roi ? Le voici : j'avois prévu le coup. Je viens de votre part, d'enlever le paquet au secretariat d'ambassade : le courrier d'espagne arrivoit. (*Le Comte prend le paquet*).

BEGEARSS *faisant deux pas pour sortir.*

Adieu, famille abandonnée, maison sans mœurs et sans honneur : vous aurez l'impudeur de conclure un mariage abominable, en unissant le frère avec la sœur. Mais l'univers saura votre infamie.

SCÈNE VIII.

Les mêmes, hors Begearss.

FIGARO *follement.*

Qu'il fasse des libelles, dernière ressource des lâches ! il n'est plus dangereux : bien démasqué, à bout de voie, et pas vingt-cinq louis dans le monde. Ah ! M. Fat, je me serois poignardé, s'il eut conservé les deux mille louis qu'il avoit soustrait du paquet. (*D'un ton grave*). D'ailleurs nul ne sait mieux que lui, que, par la nature et la loi, ces jeunes gens ne se sont rien, qu'ils sont étrangers l'un à l'autre.

LE COMTE *l'embrasse.*

O Figaro !... Madame, il a raison.

LÉON *très-vite.*

Dieu ! Maman, quel espoir !

FLORESTINE *au Comte.*

Eh quoi ! Monsieur, n'êtes-vous plus ?...

LE COMTE *ivre de joie.*

Mes enfans, nous y reviendrons, et nous consulterons, sous des noms supposés, des gens de la loi, discrets, éclairés, pleins d'honneur. O mes enfans ! il vient un âge où les honnêtes gens se pardonnent leurs torts : leurs anciennes foiblesses font succéder un doux attachement aux passions orageuses qui les avoient trop désunis. Rosine, c'est le nom que votre époux vous rend, allons nous reposer des fatigues de la journée. Monsieur Fat, restez avec nous : venez, mes deux enfans : Suzanne, embrasse ton mari, et que vos sujets de querelles soient ensevelis pour toujours. (*A Figaro*). Les deux mille louis qu'il a soustrait, je te les donne, en attendant la récompense qui t'est bien due.

FIGARO *vivement.*

A moi, Monsieur ? Non, s'il vous plaît : moi, gâter

par un vil salaire le bon service que j'ai fait ? Ma récompense est de mourir chez vous. Jeune, si j'ai failli souvent, que ce jour acquitte ma vie ! O ma vieillesse, pardonne à ma jeunesse : elle s'honorera de toi. Quelle heureuse révolution ! un jour a changé notre état ! plus d'oppresseur, d'hypocrite insolent ! Chacun a bien fait son devoir : ne plaignons point quelques momens de trouble : on gagne assez dans les familles, quand on en expulse un méchant.

FIN.